

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Supplément Littéraire DU DIMANCHE & DU JEUDI

LYON REPUBLICAIN

Supplément Littéraire DU DIMANCHE & DU JEUDI

Abonnement d'un AN: 3 FR. 50

Administration et Annonces: 34, rue Ferrandière. - Rédaction: 10, rue Bellecordière, Lyon

Annances et Réclames A LYON: AUX BUREAUX DU JOURNAL, 34, RUE FERRANDIÈRE

Sommaire du Supplément Littéraire DU JEUDI 28 JANVIER 1892

- Chronique..... L. LECLAIR. Feuilles Volantes..... RAOUÏ CINOH. L'Irréparable..... T. DE BANVILLE. Les Adonnés..... M. TALMEYR. La Vie aux Champs..... SAINT-HUBERT. Tableau de Lyon..... M. J. (Les Groupes scolaires) Les Mystères de Khar-toum..... LÉCO. Causerie du Docteur..... Dr V. AUGAGNEUR. Journaux et Revues..... L'HOMME QUI LIT. Les Bêtes curieuses..... (Le Rôle de la Tyrol) Carnet de la Maison..... SUZANNE. Broutilles..... LE GLANEUR. Théâtre du Palais..... (Histoire d'un nègre, d'une blanche et d'un mari) Bibliographie. FEUILLETONS Germaine..... EDMOND ABOUT. La Ferme du Cho-quard..... V. CHERBULIEZ. Revue agricole, commerciale, industrielle. P. B.

CHRONIQUE

Nos magistrats font preuve, depuis quelque temps, d'un zèle louable contre les publications pornographiques. On poursuit et on condamne assez vertement ces manifestations d'un « art nouveau » qui à l'inconvénient de choisisir son esthétique dans les lupanars. Mais tout en approuvant hautement l'intervention plus active des tribunaux au nom de la décence publique, il est permis de trouver que leur sévérité s'égare quelquefois sur de pauvres diables dont la culpabilité est fort relative.

Ainsi, l'on a condamné dernièrement, à Alger, à de l'amende et à de la prison des marchands de journaux dont le crime était de vendre des feuilles obscènes éditées à Paris.

N'aurait-on pas dû commencer par le commencement et poursuivre d'abord les industriels qui expédient jusque dans nos colonies leurs produits malpropres?

Que les colporteurs de cette marchandise puissent être considérés comme des complices, je le veux bien, mais le vulgaire bon sens exige que l'on s'adresse, en premier lieu, aux auteurs principaux et qu'on les traque au siège même de leur commerce.

Pourquoi ne le fait-on pas? Pourquoi! Pour une raison qui, hélas! ne fait guère honneur au courage des hommes qui, soit au ministère, soit au parquet, mettent en œuvre l'action publique.

On craint de mécontenter certaines puissances de la presse parisienne, de soulever des hostilités et des polémiques désagréables. Il paraît infiniment plus commode et moins dangereux de frapper à quinze cents kilomètres des boulevards quelques malheureux qui ne se plaindront pas ou dont les plaintes ne sauraient troubler le repos d'aucun député ni d'aucun ministre. De telle sorte que ce sont ces petits qui paient pour les gros.

Leur bénéfice est mince cependant et il semble dur que les deux ou trois centimes que leur rapporte la vente d'un journal, les exposent à des condamnations auxquelles échappent les millionnaires de la pornographie. D'autant que ces vendeurs des kiosques ont, neuf fois sur dix, la main forcée. Ils ne sont pas libres de choisir les journaux qui leur conviennent. Les entrepreneurs de publicité, les dépositaires de journaux en gros, les fermiers généraux des kiosques leur imposent des publications qu'il faut prendre de gré ou de force. Il y a même parfois, à ce sujet, des abus d'exploitation vraiment iniques.

Il me souvient d'une vieille marchande de journaux, morte il y a quelques années, qui m'offrait toujours en passant un Figaro, d'un air suppliaant.

Prenez-le-moi, s'il vous plaît, monsieur, il m'en reste quatre au-

jour d'hui, ça me fait douze sous de perdus.

Pourquoi demandez-vous tant de numéros, si vous ne pouvez pas les vendre?

Je ne les demande pas, on m'oblige à les prendre au dépôt; je suis imposée de huit numéros par jour, sans quoi on me refuse tous les autres journaux d'une vente plus facile et qui constituent mon bénéfice.

Dans ces conditions, auxquelles sont soumis bien des vendeurs, leur responsabilité devient fort atténuée, puisqu'il ne dépend pas de leur volonté de vendre telles ou telles feuilles.

La nécessité de vivre les rend tributaires d'un fermier général ou d'un dépositaire qui les contraint à prendre tout un lot de brochures et de journaux, ceux-ci faisant passer celles-là.

Il est donc injuste de s'en prendre exclusivement à ces subalternes du développement des publications pornographiques. Au lieu de frapper à la queue, que l'on frappe à la tête, que l'on me ace de tarir la source des bénéfices des exploiters de corruption, et le jour où ils s'apercevront que, par suite des condamnations, des amendes et des frais, leur commerce se solde en perte, ces excellents négociants, très ferrés sur le doit et avoir, fermeront immédiatement boutique.

Nous ne saurions trop le redire et le répéter, en effet: il n'y a qu'une question de gain, de lucre et de spéculation dans cette prétendue littérature où la liberté de penser et d'écrire n'est pas intéressée pour le quart d'un milreis portugais.

On trouve que le piment supranaturaliste se vend bien et l'on en vend le plus possible, et comme ce genre de consommation ne supporte pas l'affaiblissement, pour que le palais des lecteurs ne se blase pas, on cherche toujours un poivre plus violent, un toré-boyaux plus énergique. Après avoir commencé par le trois-six, on en est au vitriol, ainsi que vient de le prouver le récent procès du Théâtre-Réaliste.

Le malheur est que des hommes de talent ont versé dans l'ornière, couvrant du prestige de leur nom des malpropres voulues, parce qu'ils trouvaient eux aussi, hélas! que ça se vendait bien et que ça rapportait bon.

On cherche aujourd'hui à enrayer le mal, quoiqu'il soit un peu tard pour cela, mais, de grâce, que l'on porte le bistouri dans la plaie et non à côté! Châtier les colporteurs de pornographies, quand on laisse leurs auteurs se promener tranquilles, leurs bonnes mains dans leurs bonnes poches, est une sottise plaisanterie.

Figurez-vous que l'on mette en liberté Anastay et que l'on poursuive le concierge qui lui a donné l'adresse de la baronne Dellard!

Et puis, ces rigueurs contre les faibles, cette impunité à l'endroit des forts rappellent vraiment trop la morale des Animaux malades de la peste: Suivant que vous serez puissant ou misérable...

Il importe au bon renom de la République, de ses magistrats et de ses ministres qu'on ne puisse pas les suspecter de certaines complaisances qu'en bon français on appelle des lâchetés.

Feuilles Volantes

Mon jeune ami Laurent Chat, qui se crée au Caveau Lyonnais sous l'aile tendre de Camille Roy, m'a joué l'autre dimanche un assez plaisant tour. C'était à la suite de l'exposition du superbe Album offert à Boudouresque; nous nous étions réunis quelques-uns - pinceurs de lyre et diseurs de strophes - et les rimes sonores claquaient joyeusement sur les ors des salons de Casati. Il faut vous dire que je ne suis pas de ceux qui se gargarisent devant le monde avec leurs poésies; je ne porte point en

ville, et c'est très rare quand j'ai à livrer un sonnet braqué sur d'innocentes victimes.

Le métier de plaicier en vers me sourit peu; j'ai toujours peur qu'on ne me laisse ma marchandise pour compte, et je me mets à la place des braves gens, qui seraient non seulement obligés par politesse d'avaler leurs bâillements, mais croiraient aussi ne pouvoir moins faire que de me coiffer du génie de Musset.

Il y a quelque chose de plus grave que de pondre des vers, c'est d'en dire.

Les sages sont les poètes qui traitent la muse comme une maîtresse adorée, qui entourent leurs amours d'un délicieux mystère et se gardent bien de révéler à tout venant la couleur des jarretières de la dame ou la façon dont elle soupire l'éternel cantique de l'Amour.

Nous ne connaissons rien de plus haïssable que le personnage qui a toujours la bouche pleine de ses bonnes fortunes.

La rue passe dans son aloué; il ne vous fait grâce d'aucun détail; il en invente au besoin et compromet de gâtté de cœur un tas de jeunes personnes qui ne lui ont pas même donné le bout de leurs doigts à baiser.

Que de diseurs de vers compromettent ainsi leurs déesses!... Que d'idoles brisées dans ces aventures douteuses! Cache tes vers, dit la sagesse des nations; je souffre de n'avoir pas su assez cacher les miens...

Mais le moyen de résister à la tentation quand on a devant soi un parterre de jolies femmes.

D'ordinaire, on les exclut de ces réunions artistiques et cela se passe entre hommes. Celles qui sont laides ne trouvent pas même grâce devant le rigide règlement.

Or, ce soir-là, la beauté n'avait eu qu'à montrer patte blanche pour être admise à l'assemblée de déplorer les maux de la Caveau. C'est ce qui m'a paru.

Oh! le savoir en communication avec des poitrines qui se soulevaient harmonieusement à chacun de vos vers!

Sentir des yeux profonds et doux fouiller dans les vôtres la croûte énigme des poèmes que l'on a soufflés!

Voir des narines roses rythmer de leurs battements vos strophes triomphantes, des bouches, vivantes fleurs, se mouiller de la poésie rosée qui tombe de vos lèvres!

Oh! se griser des applaudissements de mains qui gâtent six et quart!

Quelque diable ainsi me poussant, je me préparais donc à tondre de cette volupté suprême la largeur d'une de mes poésies qui font l'étonnement des populations, quand mon ami Chat crut devoir m'annoncer en ces termes à l'auditoire ému: -

Nous avons aujourd'hui la bonne fortune de posséder parmi nous le spirituel auteur des « Feuilles volantes ».

Jusqu'à-là, c'était bien; bonne fortune se trouvait on ne peut mieux à sa place et l'épithète de spirituel m'allait comme une mitaine.

Mais le jeune secrétaire du Caveau, appuyant sur la chancelle, ajouta avec un sourire des plus aimables: -

... L'écrivain aimé des dames va avoir l'honneur... etc, etc, etc!

Et en avant la musique! Vous voyez d'ici ma tête. Non, mais la voyez-vous assez ma tête... On n'a pas idée de ça.

Toute la rougeur de mes primes années dut me remonter au visage; j'en garde encore les traces.

Il y a des coups d'encensoir qui vous font pâmer d'aise; celui-là m'a fait voir trente-six chandelles.

Je ne savais littéralement où me fourrer; il m'eût fallu un trou de rat. Si pour me venger je l'avais demandé à mon ami Chat!

Aimé des dames! Eh! eh! comment l'entendez-vous? Est-ce un coup de griffe ou bien une caresse de patte de velours? Je suis convaincu que M. Laurent Chat n'y a mis aucune malice et je connais trop son âme candide pour croire un instant qu'il ait voulu me jeter le pavé de la fable.

Mais c'est égal, ma poésie en a souffert et Xavier Privas a eu toutes les peines du monde à me rappeler à la réalité des choses, en me faisant respirer un bock bien tiré.

On a lu le combat épique d'un naufragé et d'un homard dont la nouvelle nous est arrivée directement d'Amérique.

Un canard? dira-t-on. Peut-être bien. Moi, j'opine pour un homard à l'américaine.

Raouï CINOH.

NOUVELLES

L'IRRÉPARABLE

Par Théodore de BANVILLE

Tenez, dit le docteur, ne m'avez-vous pas vu tout à l'heure causer avec un jeune diplomate couvert de décorations, dont les sombres yeux et le visage pâle et blanc comme un linge donnaient aux femmes un petit frisson d'épouvante?

M. de Fallen! demande Quatresols.

Lui-même, fit le docteur. Eh bien! je puis vous dire où il a pris cette pâleur étrange, car les acteurs du drame sont morts, excepté lui, qui n'en vaut guère mieux; et certes, vous verrez qu'il ne s'agit pas ici de la demoiselle en bretelles roses qui court après les papillons, ni d'Edgar qui épouse Adèle, et que la poétique de M. Scribe n'a rien à voir en cette affaire!

Il y a trois ans, à Amélie-les-Bains, je donnai mes soins à une jeune fille de dix-sept ans, M^{lle} Thérèse Demaria, qui tout de suite m'intéressa par son courage et son énergie toute virile. Atteinte d'une phthisie qui ne me laissait pas d'espoir, cette enfant, aux grands yeux superbes et aux lèvres semblables à de pâles roses, lutait avec une incroyable ardeur de vie.

Malgré toute mon éloquence, dé pensée en pure perte, il me fut impossible de l'abuser sur la gravité de son état, mais elle me supplia de lui cacher à sa mère, de ce qu'elle était atteinte d'une phthisie, et de se consacrer religieusement à ce que l'on appelle l'inourance. Sa mère, M^{me} Estelle Demaria, était veuve, âgée de trente-cinq ans à peine, merveilleusement belle, et attirait tous les yeux par sa lourde chevelure, fauve et couleur d'or.

Elle eût pu régner, plaire, attirer à elle tous les hommages, être aimée en choisissant à son gré, car elle était extrêmement riche; mais elle avait renoncé à tout et ne vivait que pour son adorable Thérèse.

Mais, dit Quatresols, où est l'amant? Dans tout cela, je ne vois pas encore l'amant.

Quelques mois après, reprit le docteur Striber, M^{lle} Demaria mourut ici, à Paris, dans le petit hôtel que sa mère habitait, rue de Madame. J'assistai presque à ses derniers moments, où elle fut divine par la foi, par l'espérance et par la bonté; et sa mère put croire qu'elle avait été la seule pensée et la seule affection de cette fille charmante. Des lors elle s'enferma, vécut avec ses souvenirs, avec le portrait de Thérèse, recueillant, couvrant de baisers les objets qui lui avaient appartenu, et sans cesse furetant, fouillant, vidant les meubles et les tiroirs, pour y trouver quelque nouveau motif d'attendrissement et de pleurs.

Un jour, à son grand étonnement, un an déjà après la cruelle séparation, elle découvrit chez Thérèse, dans une petite encoignure oubliée, un coffret persan qu'elle ne connaissait même pas, sur lequel était peinte des plus brillantes couleurs une chasse au tigre; et, en l'ouvrant, elle vit toute une volumineuse correspondance. C'étaient les lettres de Pierre de Fallen. M^{lle} Demaria les lut avec une curiosité dévorante, et elle apprit alors tout ce qu'elle avait longtemps ignoré.

Elle comprit que sa fille, sachant avoir peu de temps à vivre, n'avait pas voulu lui dérober une seule des minutes de sa courte existence et que, possédée cependant par un immense amour, noblement partagé, elle l'avait sacrifié, sans rien dire, à son affection filiale. Mais ce qui la frappa d'une admiration sans bornes, ce fut la grandeur d'âme, le cœur fervent, l'adoration ardente qui éclataient à chaque mot dans les lettres de Pierre. Tel elle l'eût voulu, tel elle l'eût choisi pour sa Thérèse bien aimée, et maintenant elle n'eût plus qu'un désir: le voir, et entendre de sa bouche tout ce qu'elle avait senti et de renou-

ment, qu'elle avait deviné, reconstruit en lisant ses lettres.

M. de Fallen était alors secrétaire d'ambassade à Constantinople. Madame Demaria lui écrivit une bonne lettre, sympathique, mouillée de larmes, où elle lui avouait son secret surpris et lui disait combien elle avait besoin de le voir, de causer avec lui de Thérèse. Pierre sollicita, obtint un congé de quelques mois et accourut.

La lettre de M^{lle} Demaria avait été pour lui ce qu'est pour le naufragé l'île verte aperçue au milieu des flots!

Il avait appris la mort de Thérèse par les journaux et non par une lettre de faire-part; car il ne connaissait pas M^{lle} Demaria.

Naguère, la rencontre des deux jeunes gens avait été toute fortuite. Ils s'étaient vus à Sèvres, où Thérèse était allée passer quelques jours de villégiature chez une de ses tantes, pendant que sa mère faisait un indispensable voyage d'affaires; et là, comme il arrive aux nobles cœurs, aux âmes absolument purs, l'amour les avait frappés ensemble, comme un coup de foudre.

Incapable de dissimulation, Thérèse donna toute son âme et laissa voir qu'elle la donnait, mais en même temps elle apprit à Pierre de Fallen désespéré qu'elle ne lui appartenait jamais et qu'elle donnerait à sa mère. Sans lui en rien voler, les heures parcimonieusement complètes de sa vie, jusque-là si triste, mais désormais éclairée par un délicieux espoir, car déjà elle entrevoyait la lumière qui s'élevait au delà du tombeau.

Elle voulut même que Pierre ne connût jamais M^{lle} Demaria, craignant que la tendresse de sa mère ne devinât tout et ne la forçât à être heureuse. Mais en même temps, ayant confiance en l'absolue loyauté de son ami, elle voulut entretenir avec lui un commerce continu de lettres.

Il lui plut de savoir jour par jour et heure par heure les pensées de l'homme qu'elle avait choisi entre tous pour être son époux.

Cette correspondance, qui ne dura pas moins de deux années, s'échangea de la manière la plus simple du monde, par l'intermédiaire d'une femme de chambre, dévouée à Thérèse comme tout ce qui l'approchait.

C'est ainsi que ce roman si pur et tout idéal put se dérouler et continuer si longtemps sans que madame Demaria en eût connaissance, si ce n'est lorsqu'elle découvrit le coffret où étaient enfermées les lettres de Pierre, et qu'elle lui écrivit pour l'appeler, pour retrouver en lui, dans son regard, dans ses paroles, la trace des idées échangées avec Thérèse, et dont il avait dû garder le parfum, comme celui d'une rose délicieuse reste encore aux doigts qui l'ont touchée.

Imaginez quelle consolation, quelle joie amère, quelle délivrance inespérée dut être pour Fallen la lettre de madame Demaria! Déchiré par une indicible douleur, torturé jusque dans les moindres fibres de son être, il avait pu croire qu'il devait à jamais subir son incommensurable désespoir en secret, car il eût craint de tacher la chasteté blancheur de la bien-aimée en se confiant à qui que ce fût au monde. Et maintenant il y avait un être devant qui il pourrait verser les pleurs qui l'étouffaient et à qui il pourrait crier avec des sanglots le nom divinement chéri de Thérèse!

Quant à madame Demaria, du jour où Pierre de Fallen lui eût écrit qu'il allait arriver, elle n'eût plus qu'une occupation: l'attendre, en lisant et relisant mille fois ses lettres, où, de plus en plus, elle voyait la bonté, la loyauté et les plus chastes caresses d'une affection tendre et virile.

Elle voulait se le figurer, et d'après ses lettres se l'imaginait, en effet, tel qu'il était, svelte, mince, hardi, brûlé du soleil, avec des yeux très noirs, une barbe légère et d'épais cheveux noirs coupés très court, car Fallen n'avait pas encore cette pâleur dont vous avez été vous-même étonné.

Et qui, dit Quatresols, fut sans doute produite par quelque singulier événement; car, si je ne me trompe, nous touchons à la catastrophe?

Elle eut lieu, dit le docteur Striber, et avec une soudaineté qui dément tous les systèmes du roman. Tremblante, exaltée, en proie à une fièvre qui ne la quittait plus, sentant des frissons courir sur sa peau moite et brûlante, M^{lle} Demaria

était devenue d'une impressionnabilité excessive, le moindre bruit lui causait d'intolérables souffrances. C'était l'an dernier, au milieu du mois de juin, par un soir d'orage étouffant où le ciel, plein d'épais nuages gris, s'ouvrant sur des tonnares de cuivre rouge, était traversé de rapides éclairs.

La nuit venait, M^{lle} Demaria était assise sur une chaise longue, près d'une haute fenêtre, ouverte sur les ombrages noirs du jardin. Absorbée, elle n'avait pas entendu qu'on annonçât M. de Fallen, mais elle l'avait senti venir; sans s'être rendu compte de rien, ils se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre, et un profond, un effroyable sanglot, sorti à la fois de leurs poitrines. Comment ce sanglot fut-il étouffé dans un baiser ardent, fou, qui malgré eux avait joint leurs lèvres brûlées? Comment l'excitation qui l'un et l'autre les dévorait, leur enlevant la perception des choses réelles, et troublant leurs esprits exaspérés par les longues angoisses de l'attente, leur fit-elle oublier tout, en terrassant ces deux êtres chastes et purs sous l'étreinte d'une affreuse et délirante volupté?

Diab! dit Quatresols. Ils avaient, dit le docteur Striber, malgré eux et sous je ne sais quel absurde coup de fouet du destin, éveillé l'impossible, créé l'IRRÉPARABLE. Foudroyé, Fallen partit sans avoir dit un mot, et il n'a jamais revu M^{lle} Demaria, qui, après quelques mois de tourments, mourut du regret d'avoir offensé la chère mémoire adorée. Il ne lui a pas écrit non plus.

Th. de BANVILLE.

LES ADONNÉS

Par Maurice TALMEYR

J'avais beaucoup entendu parler des foires de la Manche, les plus belles de l'Ouest, m'avait-on dit, et un matin du mois dernier, je prenais le train à Lison

Il faisait un temps fantasque, moitié ciel et moitié nuages, avec un fouci d'air frais, des coups de soleil et du vent. Ah! on ne trouvait pas facilement à se placer dans les wagons. Ils étaient tous pleins, bondés, et des cohortes de voix en sortaient avec des piétinements de gros souliers. Je parvins, cependant, à me caser dans un compartiment de troisième classe, et un instant après nous roulâmes.

Neuf figures rustiques se faisaient face autour de moi. Il y en avait d'anguilleuses, de finaudes, d'ascétiques, de bien nourries. Elles m'observèrent un instant, je les considérai aussi, puis les regards me quittèrent, deux ou trois têtes s'assoupirent, et je remarquai à ce moment-là, tout à côté de moi, près de la portière, un petit homme et une petite femme de campagne qui ne m'avaient pas encore frappé. Ils étaient assez petits, en effet, renoués, l'un et l'autre dans leur angle pour qu'on ne fit pas d'abord attention à eux, mais ils vous produisaient bientôt une impression singulière. Ils portaient tous les deux, l'homme à sa blouse et la femme à sa robe, le petit bouquet de fleurs sauvages des gens de ferme qui vont se louer dans les louseries, et avec leur air mal venu, leurs physionomies cratinières, leur bouche étonnée, que ni l'un ni l'autre ne semblaient pouvoir fermer, ils finissaient, peu à peu, par vous inspirer un intérêt. Sous son feutre noir, de forme vaguement pointue, le petit homme avait des cils roux, des yeux tristes, des bords de favoris jaunâtres, et portait le bagage du ménage dans une paire de bottes attachées ensemble et fermées en haut par des mouchoirs à carreaux. La petite femme, elle, avait une tête d'oiseau, une figure toute couverte de duvet, un bonnet noué sous le cou avec une bride, et deux mains extraordinairement tordues d'ampoules et fendues de crevasses profondes dans les durillous desquelles elle fouillait avec un couteau comme elle aurait fouillé dans une volaille ou dans un poisson pour les vider.

Je les regardais tous les deux, et la femme continuait à charcuter ses chairs sans paraître même en souffrir, quand une voix joviale et rude s'écria en face de nous: -

A la bonne heure! Voilà des mains! On voit qu'elles ne font pas de la dentelle!

Celui qui avait lancé cette exclamation paraissait être un fermier. C'était un paysan de haute taille, gros, frais, rasé, avec des cheveux blancs, des yeux très noirs, un air de santé et d'autorité, et un rictus en coup de sabre qui se fendait sous son chapeau de paille. Il était assis à côté du petit homme qu'il essaimait presque sous son coude, et il s'écria encore:

Celui qui avait lancé cette exclamation paraissait être un fermier. C'était un paysan de haute taille, gros, frais, rasé, avec des cheveux blancs, des yeux très noirs, un air de santé et d'autorité, et un rictus en coup de sabre qui se fendait sous son chapeau de paille. Il était assis à côté du petit homme qu'il essaimait presque sous son coude, et il s'écria encore:

Elle eut lieu, dit le docteur Striber, et avec une soudaineté qui dément tous les systèmes du roman. Tremblante, exaltée, en proie à une fièvre qui ne la quittait plus, sentant des frissons courir sur sa peau moite et brûlante, M^{lle} Demaria

— Ah ! Elles ont travaillé, ces maîtres ! Et c'était vrai ! Elles étaient effrayantes ! Les doigts, à la lettre, n'avaient plus d'ongles ! Ils semblaient des crochets de vieille pierre ; et une corne affreuse blanchâtre, épaisse, toute taillée de coupures profondes d'où semblait suinter du sang, gonflait et enflammait les paumes.

— Et comme ça, poursuivait le fermier, en jetant un coup d'œil au petit homme par-dessus son coude, vous vous louez pour cette Sainte-Claire ?

Les deux petits paysans, depuis qu'on s'occupait d'eux, ne paraissaient pas même s'en apercevoir. Ils répondirent, toutefois, à la question, et firent de la tête un signe affirmatif.

— Chez qui étiez-vous ? interrogea encore le fermier.

Le petit homme, cette fois, répondit seul, et très troublé, changeant de place par contenance, les bottes où était son bagage, il bégaya un nom.

— Et vous étiez là tous les deux ? continua le cultivateur.

A cette question, le petit homme et la petite femme rougirent brusquement jusqu'à la racine des cheveux.

— Ah ! ah ! fit aussitôt le gros fermier, vous étiez séparément... Et où étiez-ils, toi ? dit-il à la femme.

Elle fit comme son homme, balbutia un nom, et le gros paysan répartit tout de suite :

— Je vois !... Et vous voulez maintenant vous placer ensemble ? Hein ?

— Oui, dirent-ils.

Cependant, elle avait fermé son sac, et ses mains durillonnées et sanglantes reposaient inertes sur sa robe. Le gros cultivateur les observa un instant en silence ; puis il reprit de sa bouche en biais d'où sortait sa voix tranchante :

— Voilà !... Je m'en vais louer quelqu'un à Saint-Lô, mais je n'ai besoin que d'une fille, je n'ai pas besoin d'un homme.

En guettant encore les mains de la femme :

— Il y a quinze vaches à traire et je donne trois cent vingt francs... Ça va-t-il ?

A cette proposition, où il n'était pas compris, le petit homme baissa les yeux, se rencoigna dans son coin, et une ombre de tristesse lui passa sur le visage.

— Eh bien ! demanda le fermier, ça ne va pas ?... Non ?

— Non, balbutia la femme.

Et, à son tour, elle détourna la tête vers la campagne qui filait.

La conversation en était restée là, et depuis un moment d'ailleurs, les voyageurs commençaient à avoir un motif de distraction.

— Vous ne trouvez rien ? dit-il à coup sûr.

— Allons, toi, la fille, trois cent cinquante francs !... c'est dit, et je ne donne pas un sou de plus !

Mais elle ne fit pas même un mouvement.

— Non ?... non ?... s'écria le fermier à qui le sang commençait à monter au visage, non ?

Et comme la femme secouait encore la tête :

— Allez donc vous faire louer, allez !... Allez vous faire louer, à Saint-Lô !

Cependant, on en approchait, de Saint-Lô... La chanteuse, en route, avait encore chanté, mais elle s'était tue, et le train, à présent, nous emportait en nous secouant. Un tapage de voix et de pieds montait des compartiments, la machine sifflait, on arrivait, et les deux petits paysans regardaient toujours sans rien se dire les champs et les herbages qui filaient, lorsque le cultivateur s'écria d'une voix tonnante :

voile, puis de se laisser prendre un baiser, bref toute une complainte grivoise venue de Paris, des couplets de café-concert que le colporteur avait apportés aux champs, et toujours immobile, la fille à la bonnette déroulait la chanson, en psalmodiant le refrain de sa voix égale et plaintive :

Belle, ne soyez pas si sage ;
Allons ! donnez-moi votre main.
Allons ! ne soyez pas sauvage
Sous le tunnel de Saint-Germain !

Le silence avait fini par devenir religieux ; les figures des paysans exprimaient toutes une attention à la fois gouguenarde et profonde, et le petit homme et la petite femme écoutaient eux-mêmes tout éblouis... Mais le train ralentit brusquement, et le gros fermier, une minute après, s'écriait en rentrant en gare :

— Allons ! La louée ira !... On ne va pas manquer de domestiques !

Une foule grouillante, en effet, stationnait sur le quai. Une cohue de blouses, de feutres, de bonnettes blanches ! Et tous avaient le petit bouquet, les filles à leurs robes, les hommes à leurs fouets ou à leurs chapeaux ! Les portières s'ouvraient, claquaient, on se poussa, on s'appela, on se précipitait pour s'empresser ! Il fallut rajouter des wagons, puis on répartit, et nous roulions de nouveau depuis quelques minutes, quand le gros fermier, d'un coup de poing, rejeta son chapeau de paille en arrière.

— Allons ! dit-il à la petite femme, trois cent trente francs !... Est-ce entendu ?

— Non, fit-elle d'un geste de sa tête souffreteuse.

— Eh bien ! Je suis beau joueur !... Trois cent quarante !

Mais elle n'hésita même pas. Elle montra son homme, se montra elle-même et fit signe une fois de plus qu'elle ne voulait pas se placer sans lui.

— Il n'y a rien à faire ! lança à cette réponse le fermier tout furieux... D'ailleurs...

Et il prononça ce mot d'un ton particulier, puis se penchant vers les deux domestiques, d'une voix plus basse mais dont le grondement restait très distinct :

— D'ailleurs, écoutez bien...

Il braquait sur eux ses gros yeux noirs, qui ressemblaient en ce moment à ceux d'un confesseur-croquemitaine, et les intimidant de son regard :

— Êtes-vous mariés ?... Je vous dis que non !... Je parie que vous n'êtes qu'adonnés !

Les deux pauvres petits êtres, à ce mot-là, devinrent littéralement cramoisés, détournèrent la tête, puis échangèrent un regard qui répondait pour eux.

— Ah ! ah ! fit le fermier... Je le savais bien !... Et vous voulez vous placer ensemble ?... Quand on vit en concubinage !

— Vous ne trouvez rien ?

Et tout à coup :

— Allons, toi, la fille, trois cent cinquante francs !... c'est dit, et je ne donne pas un sou de plus !

Mais elle ne fit pas même un mouvement.

— Non ?... non ?... s'écria le fermier à qui le sang commençait à monter au visage, non ?

Et comme la femme secouait encore la tête :

— Allez donc vous faire louer, allez !... Allez vous faire louer, à Saint-Lô !

Cependant, on en approchait, de Saint-Lô... La chanteuse, en route, avait encore chanté, mais elle s'était tue, et le train, à présent, nous emportait en nous secouant. Un tapage de voix et de pieds montait des compartiments, la machine sifflait, on arrivait, et les deux petits paysans regardaient toujours sans rien se dire les champs et les herbages qui filaient, lorsque le cultivateur s'écria d'une voix tonnante :

voilà !... Je m'en vais louer quelqu'un à Saint-Lô, mais je n'ai besoin que d'une fille, je n'ai pas besoin d'un homme.

En guettant encore les mains de la femme :

— Il y a quinze vaches à traire et je donne trois cent vingt francs... Ça va-t-il ?

A cette proposition, où il n'était pas compris, le petit homme baissa les yeux, se rencoigna dans son coin, et une ombre de tristesse lui passa sur le visage.

— Eh bien ! demanda le fermier, ça ne va pas ?... Non ?

— Non, balbutia la femme.

Et, à son tour, elle détourna la tête vers la campagne qui filait.

La conversation en était restée là, et depuis un moment d'ailleurs, les voyageurs commençaient à avoir un motif de distraction.

— Vous ne trouvez rien ? dit-il à coup sûr.

— Allons, toi, la fille, trois cent cinquante francs !... c'est dit, et je ne donne pas un sou de plus !

Mais elle ne fit pas même un mouvement.

— Non ?... non ?... s'écria le fermier à qui le sang commençait à monter au visage, non ?

Et comme la femme secouait encore la tête :

— Allez donc vous faire louer, allez !... Allez vous faire louer, à Saint-Lô !

Cependant, on en approchait, de Saint-Lô... La chanteuse, en route, avait encore chanté, mais elle s'était tue, et le train, à présent, nous emportait en nous secouant. Un tapage de voix et de pieds montait des compartiments, la machine sifflait, on arrivait, et les deux petits paysans regardaient toujours sans rien se dire les champs et les herbages qui filaient, lorsque le cultivateur s'écria d'une voix tonnante :

voilà !... Je m'en vais louer quelqu'un à Saint-Lô, mais je n'ai besoin que d'une fille, je n'ai pas besoin d'un homme.

En guettant encore les mains de la femme :

— Il y a quinze vaches à traire et je donne trois cent vingt francs... Ça va-t-il ?

A cette proposition, où il n'était pas compris, le petit homme baissa les yeux, se rencoigna dans son coin, et une ombre de tristesse lui passa sur le visage.

— Eh bien ! demanda le fermier, ça ne va pas ?... Non ?

— Non, balbutia la femme.

Et, à son tour, elle détourna la tête vers la campagne qui filait.

La conversation en était restée là, et depuis un moment d'ailleurs, les voyageurs commençaient à avoir un motif de distraction.

— Vous ne trouvez rien ? dit-il à coup sûr.

— Allons, toi, la fille, trois cent cinquante francs !... c'est dit, et je ne donne pas un sou de plus !

Mais elle ne fit pas même un mouvement.

— Non ?... non ?... s'écria le fermier à qui le sang commençait à monter au visage, non ?

Et comme la femme secouait encore la tête :

— Allez donc vous faire louer, allez !... Allez vous faire louer, à Saint-Lô !

Cependant, on en approchait, de Saint-Lô... La chanteuse, en route, avait encore chanté, mais elle s'était tue, et le train, à présent, nous emportait en nous secouant. Un tapage de voix et de pieds montait des compartiments, la machine sifflait, on arrivait, et les deux petits paysans regardaient toujours sans rien se dire les champs et les herbages qui filaient, lorsque le cultivateur s'écria d'une voix tonnante :

voilà !... Je m'en vais louer quelqu'un à Saint-Lô, mais je n'ai besoin que d'une fille, je n'ai pas besoin d'un homme.

En guettant encore les mains de la femme :

— Il y a quinze vaches à traire et je donne trois cent vingt francs... Ça va-t-il ?

A cette proposition, où il n'était pas compris, le petit homme baissa les yeux, se rencoigna dans son coin, et une ombre de tristesse lui passa sur le visage.

— Eh bien ! demanda le fermier, ça ne va pas ?... Non ?

— Non, balbutia la femme.

Et, à son tour, elle détourna la tête vers la campagne qui filait.

La conversation en était restée là, et depuis un moment d'ailleurs, les voyageurs commençaient à avoir un motif de distraction.

— Vous ne trouvez rien ? dit-il à coup sûr.

— Allons, toi, la fille, trois cent cinquante francs !... c'est dit, et je ne donne pas un sou de plus !

Mais elle ne fit pas même un mouvement.

— Non ?... non ?... s'écria le fermier à qui le sang commençait à monter au visage, non ?

Et comme la femme secouait encore la tête :

— Allez donc vous faire louer, allez !... Allez vous faire louer, à Saint-Lô !

Cependant, on en approchait, de Saint-Lô... La chanteuse, en route, avait encore chanté, mais elle s'était tue, et le train, à présent, nous emportait en nous secouant. Un tapage de voix et de pieds montait des compartiments, la machine sifflait, on arrivait, et les deux petits paysans regardaient toujours sans rien se dire les champs et les herbages qui filaient, lorsque le cultivateur s'écria d'une voix tonnante :

voilà !... Je m'en vais louer quelqu'un à Saint-Lô, mais je n'ai besoin que d'une fille, je n'ai pas besoin d'un homme.

En guettant encore les mains de la femme :

— Il y a quinze vaches à traire et je donne trois cent vingt francs... Ça va-t-il ?

A cette proposition, où il n'était pas compris, le petit homme baissa les yeux, se rencoigna dans son coin, et une ombre de tristesse lui passa sur le visage.

— Eh bien ! demanda le fermier, ça ne va pas ?... Non ?

— Non, balbutia la femme.

Et, à son tour, elle détourna la tête vers la campagne qui filait.

La conversation en était restée là, et depuis un moment d'ailleurs, les voyageurs commençaient à avoir un motif de distraction.

— Vous ne trouvez rien ? dit-il à coup sûr.

— Allons, toi, la fille, trois cent cinquante francs !... c'est dit, et je ne donne pas un sou de plus !

— Cinq cents francs pour les deux ! Allons ! Conclu ! Et c'est cent cinquante francs que je donne à l'homme par-dessus le marché, parce que je n'en ai pas besoin !

Alors, le petit paysan tourna la tête avec gêne, et très ému, après avoir encore une fois changé de place sa paire de bottes, il répondit tout tremblant :

— Cinq cents francs pour deux... Cinq cents francs !... Tout d'même ! J'voulons bin !

Maurice TALMEYR.

La Vie aux Champs

C'est toujours une grosse affaire pour une ville de régler ses vidanges. Au point de vue de la propreté et de la salubrité, la question est vraiment capitale. Paris, entraîné par ses ingénieurs, a adopté le tout à l'égout. Un Lyonnais, M. Berlier, a présenté un système de canalisation pneumatique dont il avait fait l'essai à Lyon depuis le pont du Midi jusqu'aux usines de la Mouche. Je n'ai jamais compris pourquoi on lui avait préféré le tout à l'égout de M. Durand-Claye.

A Lyon, j'en crois, on recula devant la dépense. Il n'y a rien à dire. A Paris les polytechniciens officiels ont mieux aimé ensevelir la ville et la banlieue dans une atmosphère de puanteur plutôt que d'accepter l'invention d'un ingénieur civil. On y reviendra ou l'on n'y reviendra pas, c'est l'affaire des Parisiens.

Par ce côté nos plus grandes villes touchent encore à la barbarie. Quand nous arrivons de la campagne à la gare, nous sommes saisis par ces odeurs grasses bien connues que le tout à l'égout exhale dans les rues. On s'y fait par l'habitude, mais on ne les respire pas moins et ce n'est pas sain.

Mais c'est bien pire quand le vent rapporte sur la ville les vapeurs de l'usine où les vidanges sont traitées.

A Lyon, le siroco est toujours désagréable. En passant au-dessus de l'usine de la Mouche, il se charge d'invisibles déjections qui rendent la moitié de la ville inhabitable. Si le vent souffle de l'est, ce sont les pauvres habitants de la Mulatière et d'Oullins qui sont empoisonnés.

A Paris, le même vent ramène de Bondy les insupportables relents des grands dépotoirs. On pourrait presque dire que les vidanges ont leur flux et leur reflux. Ces jours-là tout le monde crie, la presse tonte jusqu'à ce que le vent est tombé. Maintenant que le tout à l'égout est dirigé vers la Seine, le fleuve répand les odeurs de Paris, comme eût dit Veulliot, dans toute sa vallée jusqu'à la mer. Que les riverains s'arrangent.

Mais à Lyon, outre que personne ne conseillerait, j'espère, de tout jeter dans la Saône et le Rhône, parce que le vent du midi obligerait tout le monde à se baigner dans le fleuve, on pourrait pour longtemps, probablement, s'accommoder de l'incommodité voisine de l'usine de la Mouche.

Un engrais pour l'agriculture m'a été soumis. Je l'ai fait analyser et j'y ai trouvé, au poids, quatre centimes d'azote, quinze centimes d'acide phosphorique, une belle proportion de chlorure de potassium et quarante centimes de chaux.

On m'a montré des plantes en pot sur sable calciné où l'on avait mis un peu de cet engrais ; elles étaient magnifiques de végétation.

C'est un industriel, adjudicataire des vidanges d'une ville du Midi, qui fabrique cet engrais.

Voici comment il opère. Il mélange un kilo de matière des vidanges avec sept kilos d'une marne tertiaire bien moulue ; il en fait des tourteaux qu'il passe au séchoir, et c'est tout.

Les vidanges ainsi traitées dans des fosses contenant d'avance six septèmes de marne en poussière, et vivement saupoudrées d'une petite proportion de sulfate de chaux pour empêcher l'évaporation, ne répandent pour ainsi dire pas d'odeur et l'on a un ri-

che engrais pour les champs à quelques lieues à la ronde.

Le procédé est à signaler à la Société des vidanges de Lyon.

Je crois qu'à défaut de la marne spéciale dont j'ai parlé, on pourrait avantageusement employer du phosphate de chaux bien trituré des gisements les plus voisins.

Cet engrais peut être vendu à bon marché, en raison de son petit prix de revient, et il ferait merveille dans les terres froides de la Dombes et des plaines du Dauphiné.

La ville de Lyon y gagnerait d'être beaucoup moins empuantée et la Société des vidanges y trouverait une source de gros revenus.

Il ne semble qu'il n'est pas besoin d'insister, c'est assez d'indiquer aux gens le moyen de faire une bonne affaire.

SAINT-HUBERT.

LE TABLEAU DE LYON

Les Groupes scolaires

Les écoles, comme monuments, sont une chose moderne ; l'institution même des écoles primaires ne remonte pas à une très haute antiquité.

L'homme naît curieux, avide de savoir ; toutefois l'instruction n'en reste pas moins un des nombreux besoins que se créent les civilisations.

D'autre part, pour le satisfaire dans la mesure que nous voyons, il est nécessaire qu'une société soit arrivée à la constitution d'un capital énorme. Il y a non seulement à pourvoir aux frais d'enseignement, mais considérons qu'il faut sacrifier plusieurs années de la période directement productive de chaque vie humaine.

Chez les anciens, l'instruction était un luxe ; à preuve que le grec *scholè*, dont les Latins ont fait *schola* et nous *école*, signifiait « loisir » — le temps donné aux choses de l'esprit étant considéré comme une distraction et ce superflu n'étant abordable qu'aux classes aisées.

D'un autre côté, l'économie domestique ayant longtemps suffi à la plupart des fonctions sociales, il n'existait pas d'école publique pour les enfants. Chacun de ceux qui étaient appelés à savoir lire et écrire acquiescèrent ces connaissances, dans sa famille, sous la direction d'un esclave lettré ; la rhétorique et la philosophie seules s'enseignaient chez les maîtres du dehors.

Il a fallu à la fois l'extension du besoin de s'instruire et la généralisation de la division du travail pour qu'il se créât des écoles primaires publiques, ouvertes à tous les enfants d'une ville ou d'un quartier. L'empire romain ne parait les avoir connues qu'assez tard et dans une proportion très restreinte.

Aussi, parmi les innombrables édifices que nous a laissés l'antiquité, vous cherchiez vainement des bâtiments d'écoles. Le moyen âge en a élevé, mais seulement pour l'enseignement supérieur et l'enseignement secondaire. Nos temps ont enfin vu des constructions spéciales, à l'usage des écoliers du premier degré.

So, nous fiers de ce progrès, mais gardons-nous de reprocher à nos pères de l'avoir ignoré ; autant vaudrait leur faire un grief de n'avoir eu ni chemin de fer, ni omnibus à dix centimes. C'est grâce à leur travail, accumulé pendant cinquante générations, que nous jouissons de

tous ces bienfaits et de tant d'autres.

Les premiers bâtiments élevés spécialement à usage d'écoles, à Lyon, sont ceux de l'Observance, à côté de l'École vétérinaire, construits en 1846. Quelques autres ont été entrepris dans la période de 1860 à 1869, mais c'est depuis 1876 que les constructions scolaires ont été menées avec activité.

A ceux qui sont désireux de connaître l'histoire de nos écoles communales, depuis 1828 jusqu'en 1891, et de suivre, année par année, tout ce qui a été fait pour l'installation matérielle de ces institutions, nous conseillons la lecture de l'excellente *Monographie*, publiée par M. Janicot, surveillant des travaux scolaires de la ville de Lyon, avec préface de M. Clavel, professeur à la Faculté des lettres.

« Dans cet ouvrage, dit l'éminent professeur, écoles primaires et supérieures, écoles maternelles, inspection, bibliothèques pédagogiques, distributions de prix, cours de dessin, de comptabilité, de langues vivantes, sociétés de bienfaisance, ouvriers, personnel chargé de l'enseignement, rien n'est oublié ».

Je demande à faire observer que, dans l'énumération ci-dessus, M. Clavel n'emploie pas le terme de « groupe scolaire » ; le mot se glisse une seule fois sous sa plume, dans les dix pages de sa préface.

C'est qu'il est assez baroque. On n'a jamais eu l'idée d'appeler, par exemple, les casernes de la Part-Dieu un groupe militaire, ni les bâtiments des Facultés le groupe universitaire. Le mot, d'ailleurs, ne semble pas avoir cours en dehors de Lyon, et s'il doit un jour trouver place au dictionnaire, j'estime qu'il n'y aura pas de quoi nous vanter.

Vous êtes au moins assez intelligible et n'avez pas plus long de dire : les écoles de telle rue, que le groupe scolaire de tel endroit. L'expression est doublement impropre lorsqu'on l'applique à un bâtiment unique, renfermant au plus deux écoles ; par exemple, l'école de filles de la rue des Tables-Claudiennes, ou l'école de garçons de la rue Neyret, qualifiées de groupes, dans les états administratifs.

Cette digression ne doit pas nous faire perdre de vue l'intéressant ouvrage de M. Janicot. Ce n'était point une besogne facile de réunir les documents concernant nos 112 écoles primaires communales et leurs 418 classes ; il restait encore à mettre en ordre ces documents et à les présenter sous une forme claire et précise. L'auteur s'est fort bien acquitté de cette double tâche.

Grâce à lui, vous savez les origines de chacune de nos écoles existantes ; si elle a été ouverte par la municipalité, par la Société d'Instruction primaire ou telle autre œuvre d'initiative privée ; si elle est d'origine confessionnelle ou laïque ; quels déplacements antérieurs elle a subis.

M. Janicot vous fait suivre la construction des dix-neuf groupes de bâtiments scolaires, édifiés depuis 1873. Il vous en donne la distribution et l'aménagement, vous fait connaître la superficie de chaque classe, la hauteur des plafonds, le système de chauffage, etc. Son livre est une mine de renseignements et de détails instructifs.

Quelle différence entre ces installations si bien entendues et les anciens locaux, exigus, noirs et souvent malsains, où se distribuait l'enseignement primaire ! Qu'il est à

souhaiter que la société donne à ces enfants devenus chefs de famille le confortables qu'ils ont à l'école !

Je me permettrai de signaler une lacune dans l'ouvrage, si complet pourtant, de M. Janicot. Aux superficies des bâtiments, aux noms des architectes et entrepreneurs, n'aurait-il pas été intéressant d'ajouter le coût total de l'œuvre ?

De même, l'auteur ne nous dit pas si la diversité des modes de construction, d'aménagement et de chauffage a produit, ça ou là, des résultats meilleurs, tant sous le rapport de l'économie dans la dépense que sous le rapport de l'hygiène et du confortable.

A prendre quelques-unes des écoles les plus importantes, on relève des différences énormes dans les prix de revient. Rue de Jarente, il en a coûté 250 fr par place d'école ; boulevard de la Croix-Rousse, 396 fr. ; rue de l'Ordre, 762 fr. ; rue Neyret, 1,430 fr.

Ces différences proviennent-elles des difficultés ou des particularités de la construction ? Ou bien les élèves de la rue de l'Ordre, comparés aux élèves du boulevard de la Croix-Rousse, jouissent-ils d'avantages doubles, et ceux de la rue Neyret de quatre fois plus de bien-être que ceux de la rue de Jarente ?

Si M. Janicot donne un jour une suite à sa *Monographie des Ecoles communales*, ce serait un complément tout indiqué, et ce chapitre ne serait pas le moins intéressant.

Variétés

LES MYSTÈRES DE KHARTOUM

Depuis que le Madhi, terrible conquérant suivi d'une armée de noirs fanatiques, s'est emparé de Khartoum, cette célèbre ville qui commande la navigation du Nil dans les profondeurs du Soudan, depuis la mort tragique de Gordon et l'échec de l'armée anglaise qui avait marché à son secours à travers les déserts de Nubie, — nul renseignement authentique n'est parvenu en Europe. Le Soudan est fermé.

Pour la première fois après tant d'années, des prisonniers chrétiens se sont échappés des cachots de Khartoum. Le correspondant d'Egypte du *Petit Journal* a eu la bonne fortune de les voir, de les faire photographier et d'obtenir des renseignements tout à fait curieux et inédits sur l'Afrique musulmane. Nous lui empruntons son récit, qui est un document exceptionnel, sur les sombres mystères de Khartoum.

Le Caire, 24 décembre 1891.

De Khartoum au Caire. — Odyssée de trois fugitifs. — La légende sur la mort d'Olivier Pain. — Etat actuel du Soudan.

Un événement aussi heureux qu'imprévu est venu jeter un peu d'animation dans la vie politique en rappelant l'attention publique sur l'état actuel du Soudan. Les trois fugitifs arrivés il y a une semaine au Caire et qui ont réussi à s'échapper de Khartoum ou plutôt d'Omdharman en trompant la surveillance des espions du Madhi, donnent sur la situation du Soudan des renseignements intéressants en contradiction formelle avec les nouvelles intermittentes mises en circulation par les Anglais.

ception est encore de voir fermer au trafic des caravanes qui ne peuvent plus librement circuler jusqu'à Khartoum pour échanger des marchandises contre l'ivoire, la gomme et les autres produits du centre de l'Afrique. Ils avaient bien espéré pendant l'occupation s'emparer exclusivement de ce commerce productif et de la centraliser en quelque sorte entre leurs mains avant de se retirer.

Dès l'arrivée au Caire des trois futurs pères Ohrwalder, et les deux sœurs Elisabeth Venturini et Catherine Chincarini, je suis allé les voir, ainsi que le cheik arabe qui avait accepté la périlleuse mission d'aller à Khartoum les délivrer.

Le père Ohrwalder, natif de Larra, en Tyrol, a dépassé la quarantaine. Sous des apparences timides, on devine l'homme que les circonstances ont contraint de jouer chaque jour avec sa vie, et qui, malgré son caractère sacré, n'hésiterait pas à la défendre.

Les deux sœurs nées à Vérone portent les traces profondes des souffrances et des privations qu'elles ont endurées pendant dix années de captivité. Elle ne sont pas encore remises des émotions de leur fuite à travers le désert.

Quant au cheik Ahmed-El-Hassan, c'est un gaillard de haute taille, d'un noir d'ébène, à la tête fine et intelligente, aux traits énergiques et qui n'a de qu'à sa présence d'esprit le succès de la mission qui lui avait été confiée, non par le gouvernement égyptien et les Anglais, mais par la mission catholique africaine.

Mgr Sogaro, au nom de la mission, avait passé avec lui un contrat aux termes duquel le cheik devait toucher, à son retour, 2,500 fr. par captif ramené sain et sauf.

Les renseignements du Père Ohrwalder et de ses deux compagnons de captivité sont particulièrement curieux, en ce qu'ils ont trait à la prise de Khartoum et aux derniers moments de l'infortuné Gordon-Pacha.

Méhémét-Ali, après la destruction complète de Sheidy, rasée elle-même comme châtiment de l'assassinat de son fils Ismaïl-Pacha, n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines dont il ne reste plus debout que deux maisons, celle où Gordon-Pacha avait installé son quartier général pendant le siège, disparaissant sous la végétation, et le couvent fondé en 1850 par la mission catholique africaine.

Le Mahdi Osman-Digma, après avoir donné l'ordre de décapiter Gordon-Pacha, fit couper son corps en morceaux et sa tête resta exposée pendant vingt jours, au bout d'une lance, sur le sommet de cette même terrasse dont il parle si souvent dans son journal du siège, et d'où il espérait chaque jour apercevoir les drapeaux envoyés à son secours par son propre gouvernement qui l'avait fourvoyé dans cette galère.

En face de Khartoum, sur l'autre branche du Nil, s'étend la nouvelle ville d'Omdurman, dont la population augmente rapidement. Osman-Digma en avait fait sa capitale, et son successeur, le khalife Abdullal-el-Talchi, lui a laissé cette qualité.

Le nouveau Mahdi, un des trois anciens généraux d'Osman-Digma, est né à Takroum, ville située à l'Est du Soudan. Son père, un sorcier fameux surnommé *torchon*, nom soudanais d'un taureau à longues cornes, avait, disait-on, la réputation de découvrir tous les vols commises.

Abdullal est aujourd'hui âgé d'une quarantaine d'années, tout à fait illettré. Son harem comprend 138 femmes et une multitude d'enfants.

Bien qu'il ne jouisse pas d'une autorité aussi absolue que son prédécesseur, il exerce néanmoins un pouvoir presque sans contrôle qui lui permet d'intervenir à tout moment dans le centre de l'Afrique et l'Égypte ou ses dépendances, sauf pourtant aux caravanes

venant d'Assouan et de Souakim sur les marchés d'Omdurman. Il préleve alors un impôt de dix pour cent sur toutes les marchandises. L'état de paix serait donc relativement calme, chacun pouvant librement aller à ses affaires, sauf les blancs soumis à la plus rigoureuse surveillance, et qui ne peuvent sortir de la ville.

Une barque arrivée à Omdurman dans les premiers jours de novembre avait apporté la nouvelle qu'Emin-Pacha était toujours attendu dans les provinces équatoriales.

Depuis la chute de Khartoum, la mission catholique africaine n'avait jamais perdu de vue la délivrance des prêtres et religieux retenus en captivité par le Mahdi.

A cet effet, elle entretenait sur les frontières, au prix de lourds sacrifices, des émissaires chargés de la renseigner sur l'état du Soudan, et sur toutes les chances possibles d'enlever quelques-uns d'entre eux. Mgr Sogaro fut assez heureux, à diverses reprises, pour sauver plusieurs de ses missionnaires, et il a déjà consacré une soixantaine de mille francs à cette noble cause.

Malheureusement il faut s'écarter souvent plusieurs années entre chaque tentative pour donner le temps de s'endormir à la surveillance des agents du Mahdi, et il est à craindre que la fuite du Père Ohrwalder et des deux religieux ne provoque un redoublement de sévérité et peut-être des actes de cruauté sur les deux missionnaires et la religieuse qui restent encore entre ses mains.

Il y aurait en outre à Omdurman, d'abord un négociant allemand, Charles Neufeldt, qui veut se rendre à Khartoum après la chute de cette ville, vivant dans une zerbiba chargé de sel et travaillant à la préparation du sapêtre, puis les deux filles de l'agent postal égyptien à Khartoum Lumbroski pendant le siège, mariées à deux Grecs.

Enfin une quarantaine de blancs de diverses nationalités, en majorité grecque.

Tous ces prisonniers ne reçoivent du Mahdi aucune nourriture, ils doivent donc par leur travail pourvoir à leur existence; le Père Ohrwalder exerçait le métier de tisserand et les deux religieux fabriquaient du pain qu'ils revendaient dans les rues.

Leur délivrance fut tentée une première fois au mois d'avril dernier, mais dut être abandonnée. L'Arabe qui avait accepté cette mission partit du Caire avec un jeune prêtre de la mission et environ 8,000 francs de marchandises.

Mais arrivés tous deux à Whady-Halu, l'Arabe crut prudent, avant de s'aventurer plus loin, de lier des intelligences avec l'émir de Dongola, Zugal-Bey, ancien officier de l'armée égyptienne passé au service d'Osman-Digma et que l'on regardait comme accessible à de bons sentiments. Mais lorsque l'Arabe parvint à Dongola, il apprit que Zugal-Bey venait d'être rapé, et que son remplaçant nommé Jones, ancien fonctionnaire du khédivé, était renommé pour sa cruauté. Il revint au Caire et on dut attendre une nouvelle occasion, qui s'offrit le 9 juillet dernier.

Mgr Sogaro entra en pourparlers avec le cheik Ahmed-El-Hassan, qui accepta de risquer l'aventure moyennant 2,500 francs par captif sauvé, et la fourniture des chameaux nécessaires à la fuite.

Il se mit immédiatement en route pour Omdurman comme un simple marchand, porteur toutefois de lettres destinées à la faire reconnaître. Arrivé dans la capitale du Mahdi, Ahmed-El-Hassan dut prendre les plus grandes précautions pour ne pas éveiller les soupçons des espions.

Les préparatifs furent longs et difficiles, et ce ne fut que le 29 novembre dernier que, profitant d'une nuit sombre et pluvieuse, il put faire sortir de la ville le Père Ohrwalder et les deux religieux, et les conduisit dans l'indépendance, sauf pourtant aux caravanes

Ceux-ci, reposés et nourris à satiété, étaient en état de fournir d'une seule traite une course assez longue pour rendre inutile toute poursuite. Ils partirent et, grâce à la précaution du cheik, les fugitifs marchèrent trois jours et trois nuits sans repos et sans nourriture.

Epuisés, ils s'arrêtèrent à deux heures environ de Berber. Aux environs de cette ville, il devenait urgent de ne pas se laisser voir et il fallut en outre passer sur la rive opposée du Nil pour gagner Abou-Hamed. Grâce à quelques thalaris, un bûcherier leur rendit ce service. Ils reprirent leur course et firent la rencontre d'un garde à chameaux au service du Mahdi qui prit le cheik pour un marchand d'esclaves, et voulut sous menaces le rançonner. Mais l'expédition opportune d'un remington calma sa colère qui fut ensuite apaisée par un backchich et quelques nouveaux thalaris.

Enfin les fugitifs purent gagner Abou-Hamed, située à l'une des nombreuses boucles du Nil, où ils se trouvèrent en sûreté au milieu des gens du cheik Saleh. Celui-ci, par une de ces coïncidences étranges de la vie, fut sauvé, encore enfant, par le duc d'Amont et M. Gavillot, aujourd'hui député de la nation française en Égypte.

En reconnaissance de ce fait, le cheik Saleh a toujours saisi toutes les occasions de secourir les blancs qui pouvaient réclamer ses services. Il donna à sa petite caravane des vivres et des guides pour leur faciliter la traversée du désert de la Nubie jusqu'à Korosko. Celle-ci, arrivée à Bir-Mourat (Puits-Mouralis, ou Puits-Amers), dut prendre trois jours de repos afin de continuer sa route vers Korosko, qu'ils aperçurent le 13 décembre dernier.

Leur voyage ne présentait plus de grandes difficultés jusqu'ici. Ils n'avaient plus qu'à traverser Assouan avant d'arriver à Assout, d'où le chemin de fer les a amenés au Caire.

Le Père Ohrwalder et les deux religieux, d'après leur récit, auraient été les compagnons de captivité d'Oliver Pain à El-Obeid, capitale du Cordofan. C'est là qu'ils le virent arriver, lorsque notre confrère vint se présenter à Osman-Digma.

Après la prise de Khartoum, le Mahdi ayant donné l'ordre de transférer tous les blancs prisonniers à Omdurman, Oliver Pain, qui se trouvait dans le nombre, aurait fait le trajet monté sur le même chameau que la sœur Elisabeth Venturini. Mais il était déjà atteint d'une fièvre pernicieuse qui lui laissait peu de chance de salut. Le voyage ne fit qu'empirer son état, et bientôt, épuisé de souffrances, il tomba du chameau. Les mahdistes, le voyant agoniser, l'enterrirent dans le sable avant qu'il eût rendu le dernier soupir.

Ce récit ferait donc tomber la légende qui prétend qu'Oliver Pain aurait été la victime d'une vengeance politique.

Mgr Sogaro m'a raconté tous ses entretiens avec ce dernier et toutes ses tentatives pour le dissuader de se lancer dans une aventure où il ne pouvait espérer qu'une mort sans gloire et sans profit. Mais il ne voulut écouter aucun conseil et partit pour aller trouver le Mahdi. S'il n'y avait eu méprise de la part de la sœur Catherine Venturini et si Oliver Pain était réellement son compagnon dans le trajet d'El-Obeid à Omdurman, notre malheureux confrère, sans la maladie qui l'a terrassé, aurait eu le même sort que ses camarades de captivité, il serait encore prisonnier ou il aurait déjà pu, grâce à son caractère aventureux bien connu, réussir à s'évader.

Les renseignements fournis par le Père Ohrwalder éclairent sous un jour nouveau la situation actuelle au Soudan. En faisant la part de ce qu'ils peuvent avoir d'exagéré, il semble établi que le nouveau Mahdi, Abdullal-el-Talchi serait moins ondulé que son prédécesseur. Cette attitude lui est peut-être dictée par l'opposition sourde qu'il

rencontre dans certains chefs de puissantes tribus, mais en réalité, il règne au Soudan une tranquillité relative, puisque des caravanes vont et viennent entre Assouan et Souakim sans être pillées, et contre le simple paiement d'un impôt de dix pour cent.

D'un autre côté, le Mahdi n'aurait plus à sa disposition qu'une troupe de cinq mille hommes appartenant tous à la tribu des *Bayyaris*, fort peu estimée par leurs coreligionnaires. Il serait donc facile à l'armée égyptienne, sans l'aide des Anglais, de faire une expédition jusqu'à Khartoum et de rouvrir les portes du Soudan. Mais une telle solution serait la négation de la politique actuelle de l'Angleterre qui veut prouver que, sans l'armée d'occupation, le Mahdi serait depuis fort longtemps au Caire et à Alexandrie.

Le Soudan pacifié par les Égyptiens seuls, et leur armée est en état de le faire, ce serait un véritable désastre pour les Anglais avant qu'ils aient pu exécuter un autre projet en voie d'exécution. Ils entendent se conserver toujours un moyen de rentrer en Égypte, et surtout de s'emparer du commerce soudanais par la voie de la mer Rouge. Souakim, qu'ils occupent, les met en relations directes et rapides avec Berber, situé au cœur de ce pays, qu'ils veulent avant de se retirer, occuper d'une manière quelconque.

Un des principaux fonctionnaires britanniques au service du khédivé est arrivé il y a deux jours d'une tournée d'inspection à Souakim. Il revient enthousiasmé de la fertilité du pays avoisinant ce port. Il y aurait à Thakar, près de Souakim, une vaste région très propice à la culture du coton. Naturellement une compagnie anglaise revendiquait déjà tous ces terrains contre le gouvernement égyptien, qui prétend n'avoir jamais donné de concession.

La résistance des ministres du khédivé ne s'éternisera pas; leurs nouveaux conseillers imposeront leur volonté et leur démontreront facilement que l'intérêt supérieur de l'Égypte exige que ces terrains soient la propriété d'une compagnie anglaise. Quand les Anglais auront mis la main sur les terres les plus fertiles, qu'ils se seront rendus maîtres de tous les marchés en occupant toutes les voies d'accès au Soudan, cette province sera de nouveau ouverte au trafic.

Les motifs de l'intérêt manifesté subitement par l'Angleterre, pour l'avenir de l'Égypte, s'expliquent clairement. Le désintéressement britannique cache toujours quelque arrière-pensée mercantile.

CAUSERIE DU DOCTEUR

Vous devez connaître le curé Kneipp; on ne parle plus que de lui dans le monde des malades de bon ton. Il est le Paterfamilias de la médecine, en France, que tous les professeurs à lunettes acharnés à leur labeur, dans le pays d'outre-Rhin. Koch, lui, était un vrai savant, ayant dépensé des années de persévérance et un immense talent; sa lymphie a échoyé misérablement, frappée d'impopularité, avant même qu'une expérience scientifique nous ait exactement renseignés sur ce qu'elle valait.

Le curé Kneipp est peut-être un théologien transcendant; en médecine c'est un ignare; n'empêche qu'il a un succès à rendre jaloux tous les Kochs de son pays et du nôtre.

C'est qu'il a deux grands mérites, gages de succès dans les entreprises des guérisseurs: il est prêtre et systématique.

Il est prêtre. Vous ne vous doutez pas avec quelle aisance un homme qui porte la soutane fait prendre au sérieux ses connaissances médicales.

Les malveillants diront que le prêtre voyant mourir encore plus souvent que le médecin; que l'art médical, se barrant souvent à ce rôle de spectateur des derniers moments, il n'y a pas de raison pour que le prêtre ne soit pas aussi capable que qui que ce soit d'expédier un malade dans l'au-delà. Ceci est raisonnable d'homme bien portant, mais n'oublions pas que les plus sceptiques, après un dîner convenablement digéré, ne réclament les soins, à la première digestion laborieuse, que parce qu'ils espèrent un soulagement.

Si le prêtre, et avec lui jouissent de ce privilège les religieux, les moines, tous ceux qui passent pour être en bons termes avec les autorités célestes, si le prêtre inspire si facilement confiance aux malades, c'est qu'aux yeux de tous ceux qui gardent au fond de leur cerveau quelque religiosité, il est revêtu d'un prestige tenant du merveilleux. Et les ignorants — au sujet de la médecine, il en est dans toutes les classes, toutes les professions — s'en remettent aisément au merveilleux, quand il s'agit de leur santé.

Un homme en communication constante avec le ciel en reçoit des notions que toute une vie de travail ne saurait accumuler. Quelquefois même, le bénéficiaire de ce privilège est quelque chose, distingué ou ne sait pourquoi, par la divinité! Paris et la France même se passionnent, à la fin de l'Empire, pour le zouave Jacob: c'est la Providence avait préféré à un oint un trombe ne de zouave; ce n'en était que plus merveilleux.

Le curé Kneipp a une autre raison pour réussir; il est systématique. Vous savez en quoi consiste sa méthode. L'eau est une panacée, efficace contre les cors aux pieds et la chute des cheveux, les méningites et les coups de couteau. Hygiéniquement employée, elle prévient tous les maux. Se promener le matin, pendant un temps variable suivant les cas, les pieds nus dans la rosée des champs environnant le presbytère de Kneipp; c'est se garantir de toute aventure morbide. Dans la pneumonie, compresses mouillées sur la poitrine; dans la pleurésie, compresses mouillées sur la poitrine; dans la méningite, compresses mouillées sur le front; touj ours et toujours des compresses mouillées. Les cas plus graves exigent les bains; enfin, ne pas oublier de boire de l'eau et sans doute... de croire.

Tous ceux qui ont réussi à laisser un grand nom dans l'histoire des médecines ont été des hommes à système. Raspaill a dû sa célébrité à son amour exclusif pour le camphre. Le camphre tuait tous les virus, comme l'eau en prévient l'action. La masse est simpliste. Son ignorance lui permet la conception d'une formule, alors qu'elle répugne à l'analyse et à l'indécision qui en est la conséquence fréquente, dans les choses médicales. Pendant des années, dans le domaine politique et social, il a été entendu que la révision de la Constitution répondait à tous les besoins politiques et sociaux: Boulanger était aussi populaire que Kneipp, parce qu'il était systématique, parce qu'il donnait une formule unique.

Vous ne vous attendez pas à une réfutation en règle de la doctrine aquatique du curé Kneipp; je ne saurais par quel bout commencer. Son livre est un ramassis de banalités, d'enfantillages et de monstrueuses erreurs. D'ailleurs, en principe, les idées systématiques fausses en toutes choses sont déplorables en médecine, non pas seulement

lément quand il s'agit de lois générales, mais même à propos de questions étroitement limitées. Il n'est pas un chirurgien sérieux, par exemple, qui puisse soutenir que le panaris ou le furoncle doivent être toujours, et dans tous les cas, traités de la même façon. Si, quand il s'agit de points aussi étroits, nous admettons que plusieurs méthodes puissent être applicables, suivant les circonstances, jugez ce qu'il y a à penser d'une doctrine employant les mêmes agents dans la pneumonie, maladie infectieuse due à une infection microbienne, et la fracture de jambe déterminée par un éboulement ou un accident de chemin de fer.

Ce n'est pas à dire que l'eau ne soit, dans maintes circonstances, un excellent agent thérapeutique. Nous le savions bien avant les livres charlatanesques du curé Kneipp. L'hydrothérapie ne date pas d'aujourd'hui, et de Lyon, imitant la pratique de certains médecins allemands, est partie la méthode thérapeutique par excellence de la fièvre typhoïde, la méthode des bains froids généralisée depuis lors à presque toutes les maladies infectieuses, atteignant gravement les forces du malade: scarlatine, septicémie, pneumonie.

Kneipp ne nous a donc rien appris. Autre raison du succès des empiriques: presque toujours ils passent pour travailler avec un absolu désintéressement. Raspaill, qui n'est pas mort pauvre, a-t-il assez joui de cette générosité, de ce dévouement à l'humanité souffrante? Il vendait bien des drogues pharmaceutiques, ou de la liqueur, mais vus n'auriez pas aisément persuadé votre concierge que le bénéfice n'en allait pas au pauvre peuple. Le bon abbé Kneipp a, lui aussi, son nimbe de charité; mais hélas! le petit commerce n'y perd rien; s'il ne vend pas un dixit, il a une part d'intérêts dans une fabrique de linge hygiénique tissé d'après sa méthode. Toujours désintéressés!

Mais, me direz-vous, souvent il y a quelque chose à glaner dans le fumier de notions fausses lancées par ces empiriques. La foi qu'ils inspirent, si, par hasard, ils ont énoncé quelque précepte utile, fait que ce précepte est plus sûrement observé que s'il était proclamé par une voix plus autorisée. Ainsi Raspaill, par sa ténacité à soutenir la contagiosité de beaucoup de maladies, a beaucoup contribué à décourager le peuple. Kneipp n'aura-t-il aucune influence heureuse? Peut-être; il prescrit à ses adeptes de se laver les pieds tous les jours; s'il réussit, ce sera un beau titre de gloire.

JOURNAUX ET REVUES

Le théâtre du Vaudeville, à Paris, a célébré l'autre soir la centième année de sa fondation.

Vrai dire, le Vaudeville d'aujourd'hui ne ressemble guère à celui de 1792. L'un s'élève en plein boulevard des Italiens, c'est un véritable palais. L'autre était situé dans une ruelle obscure avoisinant le Palais-Royal, la rue de Chartres.

Il n'était pas toujours commode, il y a un siècle, d'être directeur d'un théâtre comme le Vaudeville, voire auteur dramatique. Témoins l'aventure suivante que nous racontons dans un historique intéressant qu'il fait du Vaudeville, à propos de ce centenaire:

Barré, Ridet et Desfontaines avaient composé un vaudeville intitulé: *la Chaste Suzanne*, où l'on eut découvert des allusions au procès futur de la Reine. Ce vaudeville souleva des clameurs; il fut

taient son attention, il donnait toujours le pas à la belle affaire, et au beau milieu du plus doux transport, il ne se fit pas embrouiller dans une addition. C'est une faculté bien précieuse.

Dès qu'il eut fini, il alluma un cigare, s'installa dans un fauteuil, les pieds sur les chenets, et il eut avec lui-même l'entretien que voici:

C'est dommage qu'elle soit un peu courte de taille. Que n'a-t-elle deux pouces de plus! Ce serait parfait. Il me semble aussi que, depuis son mariage, elle a pris un peu trop de rond. Cette soirée de femmes out un malheureux penchant à l'embonpoint; avant dix ans, celle-ci sera repeite. Mais, quoi qu'il arrive, et malgré ses petites tares, il faut avouer qu'elle est diablement jolie.

« Quels cheveux! quels yeux! quelle bouche! quelle fraîcheur et quelle jeunesse de teint! Comment donc ce père et cette mère s'y sont-ils pris?... On prétend que, pour faire une bonne salade, il faut l'association d'un avare, d'un prodigue, d'un sage et d'un fou; c'est le prodige qui met l'huile et le fou se charge de la moutarde.

« Une jolie femme est une salade bien faite. Du moelleux et du haut goût, nous avons de l'un et de l'autre, et jamais le proverbe n'a dit plus vrai, il y a de fines épices dans cette petite boîte.

Son cigare brûlait mal; il se leva pour le rallumer, et après s'être rasé: « Eh! vraiment, reprit-il, l'avoir à soi, ne fût-ce qu'un mois, méritons-en trois ou quatre, ce serait un vrai régal. Faudrait-il se donner beaucoup de peine? Il n'y a pas d'apparence.

(A suivre) Victor CHERBULIEZ.

Feuilleton du Supplément du « Lyon Républicain » DU JEUDI 23 JANVIER 1902 (49)

LA FERME DU CHOQUARD Par Victor CHERBULIEZ

La conversation de M. Larrazet, qui lui paraissait beaucoup moins savoureuse que celle de mademoiselle Bardeche, ne lui avait laissé que de faibles souvenirs; mais elle était enchantée du petit larcin qu'elle venait de commettre.

Chemin faisant, elle tira le flacon de sa poche et apprit par l'étiquette qu'il contenait comme l'autre de la concienne. Peut-être était-ce le même, mais que lui importait! Elle pensa que, si le docteur venait à la chercher sans le trouver, il s'en prendrait à son domestique, qui causait tout. Elle le remit avec précaution dans sa poche et employa le reste du temps à bâiller dans sa tête le scénario du petit drame dont elle espérait de si heureux résultats.

Sa tête travaillait et, laissant aller sur sa bonne foi le poney, qui connaissait le chemin aussi bien que son orageuse maîtresse, elle se trouva en vue du Choquard lorsqu'elle s'en croyait encore bien loin.

En arrivant dans la cour, elle entendit un concert d'aboiements furieux. Deux chiens étrangers, dont un basset, y étaient aux prises avec ceux de la ferme, qui les recevaient de la belle manière. On se montrait les dents, on cherchait à s'attraper les oreilles. Les deux intrus, qui avaient du dessous et

qui se voyaient menacés d'être éconduits à grands coups de crocs, s'étaient réfugiés dans les jambes d'un grand jeune homme en costume de chasseur.

Habillé de veours brun, un chapeau mou sur la tête, le fusil en bandoulière, le carnier au côté, le pantalon crotté dans la guêtre, il assistait sans s'émouvoir à ce grand hurvari. Il disait d'une voix tranquille aux combattants:

« Tout beau, mes enfants, vous vous êtes déjà vus l'an dernier. Comment se fait-il que vous ne vous reconnaissez pas? »

Cette froide éloquence ne produisait aucun effet. Il fallut, pour calmer la tempête, que Robert, attiré par le bruit, vint mettre le hola. Caressant les uns, grondant les autres, il apaisa les esprits échauffés; on lui promit non de s'aimer, mais de se tolérer jusqu'à nouvel ordre. Au même instant, il aperçut Aleth, qui venait de descendre de voiture. Il se tourna vers le chasseur et lui dit:

« Monsieur le marquis, je n'ai pas pas besoin de vous présenter ma femme. »

personne, il s'était bien gardé de s'arrêter à la ferme.

Cette année, le vent ayant sauté, ou, pour mieux dire, la curiosité ayant prévalu sur la rancune, il avait eu soin d'annoncer à Robert qu'il ouvrirait la chasse solé avec ses deux chiens, et il l'avait engagé à se mettre de la partie. Fort occupé, Robert avait décliné l'invitation; mais, ne voulant pas être en reste de politesse, il avait retenu le marquis à déjeuner, et le marquis ne s'était point fait prier.

Vu la circonstance, madame Paluel avait mis elle-même la main à la pâte, et le déjeuner fut exquis. Malgré son grand détachement des plaisirs de ce monde, qu'il avait depuis longtemps épuisés, le marquis mangea beaucoup et but sec. Il fit honneur aux omelettes dorées de madame Paluel, à ses andouillettes, à ses saucisses au vin blanc, à ses côtelettes panées, à son merveilleux fromage à la crème. Il fit honneur aussi au médecin, déclara que c'était du vin de propriétaire, qu'il fallait venir au Choquard pour y boire de vrai bordeaux.

Jusqu'au bout, il fut très aimable avec madame Paluel, très empressé à l'égard de Robert, et qui, selon sa coutume, il rappela leurs communes aventures de jeunesse dans le bois de la R. serait.

Tout en causant et sans en avoir l'air, il s'occupait beaucoup de la silencieuse Aleth, tout à fait absente de la conversation et qui, par instants, semblait convertie en statue. Il observait son peu d'appétit, ses manières compassées, le nuage de mélancolie qui pesait sur son front, certains regards qu'elle adressait à sa belle-mère, les froideurs marquées qu'elle avait pour son mari.

plus, à ce qu'il paraît; hier ou avant-hier, il y a eu quelque scène. On n'est pourtant marié que depuis dix-huit mois.

Sur la fin du repas, il entama le chapitre des élections, qui devaient se faire l'année suivante.

Il s'ouvrit à Robert de ses projets, de ses espérances; il lui insinua qu'il se permettrait de compter sur lui, qu'il attendait beaucoup de son assistance.

A son vin réfrigéré, Robert se tint sur la réserve, lui répondit que le député en possession était solidement assis et n'entendait pas céder la place, qu'il l'engageait à reporter ses vues sur un autre arrondissement. Il ajouta qu'il ne se mêlait guère de politique, que les comités électoraux étaient composés de politiciens de profession, dont les opinions n'étaient pas les siennes.

« La France, dit-il en souriant, est un pays bien gouverné par des comités rouges. Pour acquiescer de l'influence, il faut forcer la note, et je craindrais de me gêner la voix. »

Tels contrariés, un peu piqué, Raoul sut dissimuler son dépit, et, quand on servit le café et le cognac, il affirma de plus belle qu'il fallait déjeuner au Choquard pour savoir ce que c'était que de vrai cognac et de vrai café.

Bientôt après, il se leva pour aller retrouver ses chiens et ses perdrix. Tout le monde, hormis l'indifférente Aleth, le reconduisit jusqu'à la porte de la cour.

Comme elle se disposait à quitter à son tour la salle à manger et à regagner sa chambre, il reparut tout à coup; il venait chercher sa carnassière qu'il avait oubliée. Elle sortant, lui rentrant, ils se rencontrèrent sur le seuil, nez à nez, face à face.

Il inclina légèrement sa grande taille

accueilli par des huées. Le public, furieux, brisa les banquettes, éteignit les lustres. — La garde arriva, ferma le théâtre et conduisit au violon les auteurs, les directeurs et les interprètes.

Voilà nos vandouillistes sous les verrous — très ennuyés, je vous assure, et mortellement préoccupés. Se sentir jeune et plein d'espérance, consacrer sa vie à amuser ses contemporains, n'avoir à se reprocher qu'une vètille, et mourir ainsi, prématurément ravi par la main des Parques !

Cette perspective était peu réjouissante. Barré, Rodet et Desfontaines ne pouvaient l'envisager sans frémir et ils résolurent de faire tout au monde pour sauver leur tête... Ils demandèrent au géométricien du papier, de l'encre, des plumes, et, faisant appel à tout leur génie, improvisèrent les couplets suivants, qu'ils envoyèrent au président de la Commission :

L'aristocrate incarcéré Par le ramordis est déchiré, C'est ce qui le désole ; Mais le patriote arrêté De l'âme à la sérénité ; C'est ce qui le console.

Des mesures de sûreté Nous ont ravi la liberté, C'est ce qui nous désole ; Mais dans nos fers nous l'adorons, Dans nos chaînes nous l'échouons, C'est ce qui nous console...

Cette missive rimée eut un plein succès, elle désarma l'autorité ; et les auteurs de *Chaste Suzanne* furent mis en liberté. Ils pleurèrent de joie en franchissant le seuil de leur cher théâtre qu'ils avaient cru ne jamais revoir.

Francisque Sarcy recevait, l'autre jour, le défi d'un Marseillais qui offrait de parier dix mille francs que le prince de la critique ne prouverait pas que les apparitions de Lourdes sont dues à de simples hallucinations.

Voici la réponse qu'a faite M. Sarcy à ce singulier parieur : Mon Dieu ! si mon correspondant a cru m'embarasser, il s'est fortement fourré le doigt dans l'œil, comme on dit. Sans doute, je n'ai pas dix mille francs à parier. Dix mille francs, c'est une somme. Et puis, ce serait trop bête !

Comment ! voilà des gens qui nous assomment avec leurs histoires de l'autre monde, qui, par une grâce spéciale, voient des saints au milieu de toutes les grottes et des vierges dans tous les coins, et ce serait à nous de leur prouver que ces phénomènes sont bien des manifestations divines ! Ah ! non, pas de ça !

D'abord, moi, je n'ai jamais à Lourdes ni à la Salette. C'est à ceux qui y vont de me prouver l'authenticité des miracles auxquels ils prétendent avoir assisté. Mais, vous savez, mes amis, je ne crois qu'à ce que je vois ou que je touche.

C'est comme au théâtre, tenez ! Quand on se représente une pièce, on veut être construit, aller péniblement au dénouement par des scènes mal développées, nous disons : Cela ne se tient pas ; il n'y a pas de pièce.

Mais il peut arriver que le public trouve la pièce où nous n'avons pas su la découvrir. Si il est intéressé, rien ne l'empêchera de faire le succès de l'œuvre. Nous userions nos plumes à vouloir modifier son opinion.

Il s'amuse, il faut le laisser s'amuser, d'abord parce qu'il paie, ensuite parce qu'il a le droit de choisir des distractions selon son goût.

Eh bien, à Lourdes et à la Salette, j'estime qu'il n'y a pas de pièce ; je lui dit parce c'était mon droit. Vous voulez maintenant que je mette dix mille francs au bout de mon argumentation. C'est vraiment cocasse ! C'est comme si un directeur venait demain me proposer de me donner dix mille francs pour prouver que la pièce qu'il joue est mauvaise, comme je l'ai écrit. Ou inions-nous avec un pareil système ?

Nous attendons la répartition de Marseillais.

Un portrait de Monsieur de Paris

croqué en trois coups de crayon par un rédacteur de l'Événement : Brève homme, — mais un peu tranchant — parfois. Doit la mélancolie de son aspect à la nature de ses travaux, — qui sont des travaux de tête. Habits d'une coupe sévère. Porte des lunettes, et fait la bête pour avoir du son.

Se tient habituellement dans son cabinet de toilette, et se rase lui-même. A table, réclame l'honneur de découper ; pèse ses paroles comme avec une bascule, bien que sa conversation ne manque pas de montant. Embrasse parfois, le lendemain du travail, dîner sa famille à dix francs par tête ; dans ce cas, aime volontiers à se faire une pinte de bon sang.

Exige, quand on fait son portrait, que ce soit en raccourci et peint au couteau. Est sur le point de déménager de la rue Vieq-d'Azir pour aller demeurer rue de la Femme-sans-Tête.

Une page d'album : Il faut faire ce qui est décidé et ne se reposer que par force. X... DOUDAN.

Nul homme n'est maître de sa destinée, nulle femme n'est maîtresse de son cœur. Arsène HOUSSAYE.

Le rouge sur les joues d'une jeune fille est un drapeau qui indique l'insurrection de la pudeur. COMMERSON.

Celui qui craint les plaisirs vaut mieux encore que celui qui les hait. J. JOUBERT. L'HOMME QUI LIT.

LES BÊTES CURIEUSES

Le Roitelet du Tyrol Plus vif encore, plus petit et plus mignon et mieux couronné que le roitelet de nos contrées, le roitelet du Tyrol est justement surnommé l'oiseau-mouche de l'Europe.

Il n'a pèse guère plus de cinq ou six grammes. Une charmante couronne de plumes se dresse sur sa tête éveillée et spirituelle qui entretrait certainement dans un dé à coudre.

Sa patte est une aiguille et son aile n'est pas plus grande que celle d'un papillon. Ce petit oiseau est regardé par les Tyroliens comme le vivant porte-bonheur des champs et des cabanes ; il s'attache, disent-ils, à la maison qu'il a choisie, à la haie qui fut le berceau de sa famille, au toit qui porte son doux nid sacré. Et, cet oiseau, ce chalet, ce buisson qui passait à la Salette. C'est à ceux qui y vont de me prouver l'authenticité des miracles auxquels ils prétendent avoir assisté. Mais, vous savez, mes amis, je ne crois qu'à ce que je vois ou que je touche.

Quand sévit l'âpre froid des montagnes, le roitelet volige autour des chalets et de sa petite aile fatiguée frappe doucement aux fenêtres comme un pauvre transi de froid demanderait l'abri de la charité.

Si le frolement léger de ses ailes n'est pas entendu, il se blottit sous le chaume en pelote immobile ou bien, trotinant sur le toit blanchi par les neiges, il vient se chauffer au bord des cheminées rustiques qu'empanache la tiède fumée des foyers.

Espiègle et moqueur autant que familier, il se laisse approcher comme s'il vous attendait ; mais au moment où vous allez le saisir, il s'envole en relevant sa queue comme pour narguer votre maladresse.

Il est gai autant qu'agile et familier. Quand il veut se poser, il remue ses ailes avec une rapidité vertigineuse, faisant la roue.

On dirait une toupe vivante tournant dans l'air.

avec tendance meilleure. Si les cotations continuent à arriver en hausse, la baisse de Paris serait vite enrayée et les affaires en céréales sortiraient du marasme où elles se trouvent depuis plusieurs mois.

VINS ET ALCOOLS On a démenti la prorogation du traité conventionnel actuel entre la France et l'Espagne, nouvelle qui ne reposait d'ailleurs sur aucun fondement sérieux, d'après la loi votée par le Parlement, le gouvernement n'a pas le droit de proroger nos tarifs en ce qui concerne les clauses douanières.

Dans les montagnes du Tyrol, le nid du roitelet est encore plus respecté que celui du rouge-gorge et de l'hirondelle.

Le paysan tyrolien croit généralement que le jour des Rois le roitelet vient habiter son nid avec la famille de l'année ; et les enfants suspendent au-dessus de ce nid aimé un petit gâteau que l'on appelle le gâteau du Roitelet. Cette même coutume existait autrefois en Bretagne.

Mais, hélas ! derrière le pauvre, il se trouve toujours un moineau pillard et gourmand qui vient dévorer cette offrande de pitié et de sympathie.

Certes, le petit roitelet du Tyrol ferait un assez piètre figure à côté d'un aigle des Pyrénées ou d'un condor des Alpes. Mais il serait injuste de mesurer l'étendue de ses services à l'exiguïté de sa taille. Le roitelet est un bienfaiteur des champs et le paysan tyrolien n'ignore pas les milliards d'insectes dont, chaque année, le bec infatigable du roitelet délivre les récoltes et les sillons.

Je n'affirmerai pas que le roitelet ait inventé la « tyrolienne », bien que son chant ne soit qu'une note claire, aiguë, précipitée, qu'il accompagne toujours d'un murmure de satisfaction comme s'il s'applaudissait lui-même.

Nos paysans du Berry prétendent que, dans son chant mélancolique, le petit oiseau dit : « Souci... i... i... i... souci... i... i... i... ». Aussi l'appellent-ils, dans le centre de la France, le souciot.

De là une jolie légende berri-chonne que rapporte, je crois, George Sand. Un jour qu'il répétait lentement le long des haies souci... i... i... i... Dieu l'entendit et, prenant pitié de l'oiselet, lui demanda la cause de ses chagrins.

« C'est que, répondit le souciot, je suis le plus faible et le plus petit des oiseaux ; si j'en excepte les mésanges, mes amies, aucun oiseau des bois et des prairies ne veut frayer avec moi ; quand je sautille dans les haies, je suis si petit qu'on me prend pour une souris, et pas la moindre parure n'égaie ma robe grise.

« C'est bien, dit le bon Dieu, en caressant le pauvre, je te fais roi ! Et aussitôt, une couronne de plumes se dressa sur la tête du souciot qui devint le roitelet.

Roi charmant qui a pour trône une tige de fleur ou une branchette d'aubépine, pour palais une cabane ou un buisson, pour royaume la haie d'un jardin et pour liste civile un grain de blé !

LE CARNET DE LA MAISON

La Cuisine facile Côtelettes de mouton sautées. — Faites sauter des côtelettes dans la graisse de porc, salez, poivrez. Quand elles sont cuites, égouttez-les au chaud.

Mettez un peu de vin blanc dans la poêle, épaississez légèrement avec un peu de farine ; ajoutez un peu de purée de tomate. Dressiez les côtelettes bien chaudes et versez la sauce bouillante dessus.

SUZANNE.

Broutilles

Le comble de l'ignorance pour un coiffeur : Ne pas savoir quoi faire !

Mademoiselle Lili, âgée de cinq ans, n'a pas été sage pendant le dîner, et sa

maman, après une verte semonce, l'a privée de dessert. Bébé a de la rancune, c'est là son moindre défaut. Aussi, quand la bonne vient la chercher pour la coucher, elle se penche à l'oreille de son père, et lui dit avec des sanglots dans la voix : — Quelle drôle d'idée tu as eue tout de même, d'épouser cette femme-là !

Epitaphe d'un quémendeur : Ci-gît X... La seule place qu'il n'ait pas sollicitée.

Nos domestiques. — Comment, Marie, vous voici déjà de retour ? Avez-vous bien porté ma lettre au grand bureau de poste ? — Non, madame. Comme vous m'avez dit qu'elle était très pressée, je l'ai jetée ici, à côté, dans la boîte du marchand de tabac.

Faubourg Saint-Antoine. Modeste intérieur d'honnête artisan. Le mari et la femme se disputent devant leur unique rejeton. — Tu m'as embêté ! fait le chef de la famille, et je m'en vais ! — Dans une brasserie de femmes ! hurle sa douce moitié. — Non, ma vieille, à la Comédie-Française ! — Pourquoi faire, papa ? — Pour voir comment les artistes du gouvernement ont... On y joue la Ménagère apprivoisée.

Un mot nouveau et cruel. — Il n'est pas encore au dictionnaire de l'Académie. — Opération qui consiste à endormir pour toujours sans le secours de soporifiques.

THÉÂTRE DU PALAIS

DRAMES ET COMÉDIES

Histoire d'un Nègre, d'une Blanche et d'un Mari

Si M. Cérissolles, agent de publicité, est aimé pour lui-même par de nombreuses maîtresses, depuis deux ans qu'il n'a plus aucun « rapport conjugal » avec sa femme, il est moins favorisé du côté de son ménage légitime.

Être trompé par sa femme constitue pour un mari un accident sur lequel il est peut-être préférable de fermer les yeux, et M. Cérissolles, qui « fait la fête » de son côté, aurait sans doute excusé quelques incartades de sa femme, née Blanche Berthelot ; mais où il jugea que cela passait la mesure, c'est quand il apprit que Blanche Berthelot l'avait abandonné pour un nègre, de bonne maison, il est vrai (l'entens qu'il avait servi en qualité de domestique dans plusieurs maisons aristocratiques).

Ce nègre, Joseph Adéco, qui était le propre valet de chambre de monsieur, se chargea auprès de madame d'un service plus doux, et huit jours après la fuite de M^{me} Cérissolles, Joseph partait la rejoindre emportant par précaution quelques chemises, un manteau — qui dans la circonstance n'était pas celui de Joseph — et divers objets appartenant à son maître.

M. Cérissolles ne tarda pas à connaître l'adresse de la maison où se cachaient les fugitifs, et il fit faire par le commissaire de police un procès-verbal de constat d'adultère en date du 29 octobre dernier, où on peut lire :

« Dans le lit était une femme que Cérissolles a reconnue pour la sienne ; sur une chaise, au pied du lit, se trouvait assis, vêtu seulement d'une chemise blanche, un nègre. Le lit contenait deux oreillers où l'on voyait nettement marquée la place que le nègre venait de quitter. »

Le mari engagea-l-il le nègre à « continuer ? » Le procès-verbal ne le dit pas, et c'est dommage ; il eût été complet. M. Cérissolles n'en put pas supporter davantage et c'est pourquoi, vexé du

peu de goût que sa femme avait montré dans le choix de ses amours, il se portait hier partie civile devant la dixième chambre, en demandant 1 fr. de dommages-intérêts à M^{me} Blanche Berthelot et à son nègre, poursuivis tous deux pour adultère.

Ceux-ci ont fait à l'audience très bonne contenance. M^{me} Cérissolles est une petite femme de vingt-sept ans, assez jolie et très blonde. Pourquoi ce « goût » pour un nègre ? Serait-ce que le noir est la couleur complémentaire du blond ? Quant à Adéco, c'est un grand garçon de vingt-cinq ans, du plus beau noir, bien bâti, qui se présente à nos yeux très correctement vêtu. Ses manières dénotent un certain vernis de politesse. Il raconte son histoire en très bon français. Lors du massacre de sa tribu au Dahomey, il fut recueilli tout jeune par le marquis de Bouillier et amené en France où il fut élevé grâce aux soins de M^{me} la duchesse douairière de Fitz-James.

Après avoir été domestique dans diverses maisons, il était en dernier lieu valet de chambre chez M. Cérissolles. Il se défend vivement d'avoir été renvoyé par Cérissolles pour vol et ajoute :

« Si j'ai quitté la maison de M. Cérissolles, c'est que j'étais entré là pour servir sa femme légitime et que j'ai refusé d'être le domestique des maîtresses qu'il amenait chez lui. Je suis donc parti parce que le service ne me plaisait plus. Le président. — Oui, c'était la femme qui vous plaisait. Le prévenu (très digne). — Ce n'est pas la question.

Après une plaidoirie de M^{me} Gatineau, avocat de la partie civile, qui a raillé les amours de M^{me} Cérissolles, le mari, à son tour, a passé un mauvais moment entre les mains de M. Henri Robert, défenseur du jeune nègre.

L'avocat a lu des lettres que ses maîtresses envoyaient à Cérissolles et que sa femme avait eu l'adresse et la précaution d'emporter dans sa fuite. En voici quelques échantillons :

« Mardi matin. « Je crois que tu me fais poser ; j'espère te voir demain sans faute ; viens, ou sinon tu n'auras plus de tabac. « Je t'embrasse, « MARGOT. »

« Quel est ce tabac mystérieux ? La lettre suivante de la même personne la fera comprendre. « Dimanche. « Mon petit Ernest, « Viens demain soir, tu priveras tant que tu voudras. « Je t'embrasse bien fort. « Ton petit cochon mal grétté. »

Enfin une jeune fille envoie à Cérissolles une déclaration en forme, lui rappelant qu'elle avait été courtisée par lui deux ans auparavant, « une époque où sa très grande jeunesse ne lui permettait pas de l'aimer ouvertement. »

« A présent, je suis grande, ajoutelle, puisque je rentre (sic) dans ma dixième année. Puis-je vous le dire ? Je vous aime. « Voici, monsieur Cérissolles, ce que je passe. Ma mère veut me donner à un jeune homme que je déteste, car il est blond, et je ne le aime pas, les blonds, il vous est facile, à vous, de me tirer d'embarras. C'est vous que j'aime, monsieur Cérissolles, et avec lequel je désire rester. Vous pourriez compter sur ma fidélité jusqu'à la mort, je vous le jure, surtout depuis que ma mère veut me contraindre dans mon affection ! »

On voit par ces lettres que si sa femme lui en a fait voir de toutes les couleurs, M. Cérissolles a eu des compensations. Par surcroît, il a obtenu la condamnation des deux coupables chacun à huit jours de prison et à un franc de dommages-intérêts.

laires, Godefroy. — Chez les peintres Kéral. — Histoire de terme, Godefroy. — « Sic », A. Guillaume. — Précautions oratoires, Flamb. — Othello pratique, Rudiguet.

Texte : Cas d'amour, Eugène Héros. — Un Homme brave, P. Wolff. — Les Encres célèbres, Azori e. — Big rures, Fox. — Courrier élégant, Splix. — Chronique financière, De Fontgrand.

A. Rubida, rédacteur en chef Abonnements : six mois, 11 fr. ; un an, 20 fr. Le numéro : 40 cent. Bureaux : 8, rue St-Joseph, Paris.

Le Journal des Sténographes Publication hebdomadaire illustrée. Sommaire des deux derniers numéros. Le monde sténographique. — Petite gazette. — Chronique. — Causerie. — Boîte aux lettres. — Sténographie supérieure. — Variétés. Directeur-gérant : J. Depoin, sténographe de la Chambre des députés, officier d'Académie. Rédacteur en chef : Athanase Maire. Abonnements : 3 mois, 2 fr. 25. Six mois, 4 fr. Un an, 6 fr. Le numéro, 15 cent. Bureaux : 62, rue Bonaparte, Paris.

La Mère et l'Enfant JOURNAL ILLUSTRÉ D'HYGIÈNE De la première et de la seconde enfance Administration : 35, rue Vivienne, Paris. 8^e Année. Abonnements : Départements, 6 fr. ; Union postale, un an, 7 fr. Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée à l'Administrateur : M^{me} Joannard, 35, rue Vivienne, Paris.

Primes gratuites offertes à nos abonnés : 1^o Manuel des Mères, du Dr Gardey ; 2^o Portrait de l'abonné ou de son bébé, peint sur bois d'après photographie. — B. Très réduites ; 1^o Sac de bonbons en satin (1 fr. 85 franco) ; 2^o Collection reliée du journal (7 années), 30 fr. au lieu de 45.

L'Algérie agricole BULLETIN DE LA COLONISATION Agricole, viticole, horticulture, économie rurale. Paraissent les 1^{er} et 15 de chaque mois. Publication faite sous les auspices du Comité agricole d'Algérie, avec le concours des Comités agricoles de Bone, du Haut-Chief, du Sahel, de Coteah et de Selti. Rédacteur en chef, M. Charles Rivière. A titre essentiellement gratuit, l'Administrateur de l'Algérie Agricole reçoit les offres et demandes d'emploi par les propriétaires agriculteurs et ouvriers agricoles.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration, s'adresser à M. H. Dujour, administrateur, au siège du Comité agricole (mairie d'Alger).

LE JOURNAL L'ESPÉRANCE DE LYON — Organe des Intérêts généraux — du Commerce, de l'Industrie et de la Propriété — Parution hebdomadaire — Administration 105, Avenue de Saxe, 105 — Succursale — 3, Place Gerson, à Lyon

ON DEMANDE des PLACIERS et des EMPLOYÉS sérieux et de bonne tenue pour le service du journal en formation, l'Espérance de Lyon. Adresser les demandes à la Direction 105, Avenue de Saxe, 105, LYON (renseignements gratuits)

LE LYON REPUBLICAIN A PARIS est en vente dans les bureaux de Paris du Lyon Républicain, rue de la Bourse, 7, et chez M^{me} RONSIER, kiosque 44, boulevard Montmartre. M^{me} MOUILLON, kiosque 40, boulevard Montmartre. M^{me} SCHNEIDER, kiosque 50, boulevard Montmartre. M^{me} REY, kiosque 22, boulevard des Italiens.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE La Caricature Journal humoristique hebdomadaire Sommaire du n^o 630. — 23 Janvier 1892 Gravures : Scène d'intérieur, A. Vogel. — Membre de la ligue des anti-propr-

trains se succèdent sans interruption pour faire entrer en Espagne la houille française avant l'application des nouveaux droits. A Carbone, gare de la ligne du Midi, située près de la frontière, plus de mille wagons sont en dépôt.

METAUX Cuivre. — Rien ne permet d'augurer une hausse prochaine ; toutefois, comme les prix actuels sont déjà bas, des achats sont prévus pour éviter tout retour agressif des syndicats à la hausse.

Etain. — La consommation est très calme et la tendance reste plutôt à la baisse qu'à la hausse.

Plomb. — Cours en nouvelle dépression en raison de ce qu'il y a d'augmentation de la production et affaiblissement de la consommation.

Zinc. — Tendance plus faible sous la pression d'une demande très calme et affaires fort limitées.

SOIES ET SOIERIES En reconnaissant que le marché des soies a conservé le même caractère un peu monotone des deux semaines précédentes, c'est faire l'aveu que la reprise espérée se fait bien attendre.

Il faut bien convenir que des appréhensions paralysent les affaires ne peuvent moins faire de se produire à la veille de modifications douanières imposées aux frontières de notre pays comme de celles de l'étranger.

nière, il est à prévoir que les transactions ne tarderont pas à reprendre leur élan.

La situation actuelle est envisagée de la manière suivante par le *Monteur des soies* :

« C'est encore une semaine assez incolore que nous avons à enregistrer aujourd'hui. Quoique conservant un bon courant journalier, les transactions en soies manquent d'entrain ; la confiance générale n'a certainement pas diminué, mais on sent que le marché n'a décidément plus cet essor qui, autrefois, faisait sa force, et qu'il existe encore au fond un malaise que les événements ont beaucoup de peine à surmonter.

« Cela paraît tenir à deux causes principales, d'abord aux pertes énormes subies depuis quelque temps par le commerce et l'industrie des soies, et ensuite à la façon déplorable dont se traitent les affaires aujourd'hui.

« On ne trouve plus cette solidarité d'intérêt à qui on a dû pendant longtemps une position normale de ce qu'on appelait alors le « Noble Fil », et au contraire on dirait que chacun, par une concurrence jalouse et aveugle, prend plaisir à mettre obstacle à tous les éléments d'amélioration qui se présentent. C'est certainement le cas en ce moment, car nous avons rarement vu un concours de circonstances aussi favorables à un sérieux relèvement de l'article ; mais, malgré tout, nous aimons encore à croire que la raison finira par triompher des errements actuels. » P. B.

L'Imprimeur-Gérant, E. GOUBERNET, mpr. du Lyon Républicain, 16 Bellecour, 1

Faillite du Supplément du « Lyon Républicain » DU JEUDI 28 JANVIER 1892

REVUE AGRICOLE

Commerciale et industrielle

AGRICULTURE

Au point de vue des récoltes, la neige a disparu trop tôt et l'on redoute avec raison les alternatives de gels et de dégels qui occasionnent quelques dommages.

Les blés et avoines auraient un peu souffert des gélées dans quelques départements du Centre et de l'Ouest, mais il ne s'agit que de plaintes peu importantes, et la situation agricole reste favorable, l'aspect général des récoltes en céréales étant à jours satisfaisant.

Cette bonne satisfaction est loin d'exister en Russie, à en juger par les derniers avis officiels présentant l'aspect des récoltes d'une manière bien défavorable dans la plupart des provinces.

Cette mauvaise situation est d'autant plus à regretter, que la superficie ensemencée va se trouver réduite par ce fait que la famine a obligé beaucoup de cultivateurs à se servir, pour leur alimentation, des grains destinés aux ensemencements.

Il est donc à craindre que la future récolte de la Russie ne soit encore plus ou moins déficitaire.

Aux Etat-Unis, les perspectives des récoltes restent moins satisfaisantes qu'elles ne l'étaient l'année dernière à pareille époque.

Les derniers avis de New-York accusent une légère reprise sur les blés

river avant le délai fatal du 1^{er} février.

C'est à partir du mois prochain que l'Italie profitera du tarif maximum qui lui permettra quand même de nous envoyer des vins. Et dire que l'Espagne fait fi de notre tarif minimum, nous menace de représailles, alors même qu'elle nous a expédié en quatre mois toute son année vinicole. Est-ce le « Dépit amoureux » ou le « Divorce » ? Tel est le titre d'un excellent article que M. Mir, député, vient de publier dans la *République française*.

A propos de notes et lettres de voiture, signalons qu'à Paris l'administration des domaines et du timbre poursuit devant les tribunaux compétents un grand nombre de négociants en vins qu'elle accuse d'avoir éludé la loi sur le timbre.

Il paraît qu'il est d'usage, dans le commerce des vins, de remplacer la lettre de voiture ordinaire, servani aux livraisons, par une simple n et remplaçant le même but. Or, la note en question, signée par le destinataire, libère le camionneur.

C'est donc, dit l'administration du timbre, une véritable lettre de voiture.

Plusieurs négociants de Bercy, désireux de s'éviter les ennuis d'un procès, ont offert de payer à l'administration du timbre les sommes qu'elle exigeait. L'administration a refusé et poursuit à outrance.

C'est en février que viendra ce procès monstrueux, dans lequel plus de cent négociants sont impliqués.

MÉTALLURGIE Les affaires, en général, ne sont pas